

Louis H. Taché

L'isle aux Démons

et autres récits

BeQ

Louis-Hyppolite Taché
(1859-1927)

L'isle aux Démons
et autres récits

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 174 : version 1.0

Louis H. Taché a pris la direction des *Nouvelles soirées canadiennes*, recueil de textes divers publiés vers 1880 à Québec. Ces textes ont été publiés en recueils aux presses de la *Typographie de la « Gazette »* à Montréal en 1884. C'est d'ailleurs dans ces recueils que seront tirés les récits de Louis H. Taché, jamais repris depuis.

L'isle aux Démons

I

Prologue

Par un soir d'octobre 1539, Georges de Roberval descendait distraitement la rue Saint-Denis, à Paris. Il venait de quitter son ami Gontran de Kermer qui partait, cette nuit-là même, pour un long voyage tout-à-fait inattendu.

Georges et Gontran s'étaient connus six ans auparavant, par suite d'un de ces hasards qui enchaînent à toujours deux existences, de même qu'ils mettent aussi parfois entre les hommes une barrière infranchissable. Depuis lors, ils ne s'étaient pas quittés.

On était à cette époque glorieuse du seizième siècle, où la France et l'Italie, après s'être rencontrées les armes à la main, rivalisaient maintenant sur un autre terrain ; où un grand pape et un grand roi présidaient aux destinées de deux

grandes nations qui se disputaient la palme dans les arts et la littérature ; où toute une génération ardente, ambitieuse, enthousiaste, se levait au soleil de la Renaissance et s'inspirait des œuvres de ceux qui devaient rester les maîtres dans l'avenir.

M. de Roberval et M. de Kermer se préparaient une carrière brillante, l'un dans les lettres, l'autre dans la diplomatie. Vivant de la même vie, partageant les mêmes idées, possédés tous deux d'une noble ambition, ils voyaient chaque jour se resserrer les liens de leur amitié. Ils avaient les mêmes joies, les mêmes tristesses. Pas un rêve n'était formé par l'un que l'autre n'encourageât. La douleur ne frappait jamais qu'à demi, chacun des deux en prenant une part.

Gontran avait vingt-six ans, Georges deux années de moins. Le premier avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint des hommes du midi. Sa haute taille indiquait la force. Sa figure respirait je ne sais quelle fierté et quelle franchise qui commandaient la sympathie et le respect.

M. de Roberval était blond, pâle, délicat. Dans

son grand œil bleu flottait vaguement la fatigue, l'ennui. Il semblait que ce jeune homme fût trop faible pour supporter la vie avec ses déboires et ses larmes.

Autant M. de Kermer était gai, entraînant, plein de fougue, autant M. de Roberval était sombre et mélancolique. La nouvelle du départ de son ami avait profondément affecté Georges. Gontran s'en allait, sans dire où, ni pour combien de temps. Ce voyage que rien n'avait fait présager et dont la cause était gardée secrète, brisait bien des projets dont la réalisation avait été rêvée par les deux jeunes gens.

Tout en marchant, M. de Roberval pensait à ces choses. Il arrivait au fleuve.

On était à la veille d'un ouragan et il faisait une profonde obscurité. Le vent ne soufflait point. Pas un bruit dans la ville que les vibrations du beffroi qui, de temps à autre, se prolongeaient dans l'espace. Des éclairs fréquents traversaient le ciel : alors pendant deux secondes la rue se déroulait aux yeux du jeune homme comme un immense ruban de deuil. De chaque côté, semblables à de

lugubres apparitions, se dressaient les maisons et les édifices. Puis tout rentrait dans la nuit.

C'était le fantastique apaisement qui règne parfois dans l'air, à l'heure où la tempête va déchaîner les éléments.

George traversa le pont au Change. Sur chaque grève on apercevait, à distances irrégulières, des fanaux qui répandaient une pâle lumière à travers l'épaisseur des ténèbres. La Seine coulait silencieuse dans son lit resserré, et la couleur assombrie de ses eaux se confondait avec l'obscurité de la nuit.

Le jeune homme enfila la rue de la Barillerie. À peine avait-il fait quelques pas qu'un homme vînt le heurter violemment. Le choc fut d'autant plus rude que Georges n'avait pas entendu marcher.

– Tonnerre ! faites donc attention, gronda brusquement une voix dans l'ombre.

– Tiens ! de Forgues, s'écria Georges de Roberval. Que diable faites-vous ici à cette heure, par un temps pareil ?

– Comment, c'est vous ! répliqua Henri de

Forgues. Je rentrais chez moi quand j'ai laissé tomber un objet que je n'ai encore pu retrouver, grâce à cette maudite nuit qu'il fait. Que Satan m'emporte si l'on peut y voir à deux pas.

– Cherchons alors.

Ce n'était pas chose facile. Une minute se passa. Les deux hommes se mouvaient sans se voir.

– Où donc êtes-vous, demanda M. de Forgues ?

– Ici, répondit Georges.

En ce moment la nue se fendit, et un éclair illumina la ville. M. de Roberval, courbé sur le pavé, s'efforçait de distinguer les objets. Derrière lui, tout droit, son manteau rejeté en arrière, se tenait Henri de Forgues. Un poignard étincela dans sa main levée. Ce fut l'affaire d'une seconde : le bras s'abattit avec force et l'arme pénétra entre les deux épaules de Georges qui tomba roide.

À vingt pas s'éleva un cri : cri de rage, de désespoir, de vengeance. Et une ombre s'élança vers le lieu de la scène.

Le bruit de la fuite de l'assassin se perdait déjà

dans la nuit.

Comme si ce crime eût été un signal, la tempête éclata tout-à-coup. Le tonnerre se prit à gronder dans les cieux, la pluie à tomber à torrents, le vent à souffler avec violence.

L'inconnu n'eut pas de peine à trouver le corps de la victime. Comme eût fait une mère, il s'agenouilla dans l'eau, dans la boue, et souleva la tête de M. de Roberval.

– Georges, Georges, appela-t-il, réponds-moi. Dis-moi que tu vis encore.

Rien ne répondit. L'inconnu plaça une de ses mains sur le cœur du jeune homme ; le cœur battait à peine. Alors il prit le corps dans ses bras et marcha rapidement vers le pont Saint-Michel qu'il traversa. Après quelques minutes, il atteignit un petit hôtel, situé en face du Louvre. Il ouvrit une porte fermée à clef, pénétra dans l'intérieur et déposa son fardeau sur un lit.

Cet homme que le hasard avait fait témoin du crime était un officier de la marine française. Il s'appelait Charles Brunelle. Il n'avait pas trente

ans, mais à l'expression de sa figure, à ses cheveux presque gris, à son regard baigné d'ombre, on lui eût donné dix années de plus.

Lié depuis plusieurs mois avec Georges de Roberval, il avait senti pour ce jeune homme doux et faible une affection profonde, un attachement nouveau qu'il n'avait éprouvés pour nul autre. Aussi était-ce presque avec désespoir qu'il contemplait maintenant la figure de son ami, sur laquelle la mort imprimait déjà ses ombres.

Georges respirait avec peine ; un son rauque sortait difficilement de sa gorge. Sa bouche se frangeait d'une écume rougie de sang. Sa poitrine se soulevait avec peine et par saccades. Pendant quelques instants, l'officier se tint près du blessé, étudiant sur ses traits le progrès ou la diminution du mal.

Soudain Georges ouvrit les yeux. Il fit un mouvement accompagné d'un cri de douleur. Quelques minutes se passèrent : Charles Brunelle regardait avec frayeur cet œil ouvert injecté de sang, qui roulait hagard dans son orbite.

Puis Georges se dressa tout-à-coup sur son

séant. Tout son corps se tordit dans une horrible convulsion, une exclamation s'échappa de sa poitrine :

– Henri de Forgues, misérable assassin !

Et il retomba sur sa couche. Il était mort.

L'officier baisa le cadavre au front. Pendant un instant, il contempla le mort. Puis, avec un calme effrayant, il étendit lentement la main sur le corps et d'une voix sourde, menaçante, il dit :

– Dors tranquille, pauvre enfant ! Va, tu seras vengé !

* * *

Transportons-nous dans la grande salle de l'Auberge des Trois-Pigeons, au lendemain soir de cette lugubre scène.

À l'époque de ce récit, cette hôtellerie était célèbre dans Paris. Située au centre de cette partie de la ville qu'on nommait jadis l'Université, elle servait de lieu de réunion à nombre de grands

seigneurs, d'officiers de la maison du Roi, et de gentilshommes de l'armée. On y servait le meilleur vin des crus du midi et de la Bourgogne, et on y faisait tranquillement la partie de cartes ou d'échecs, en causant des événements du jour.

Ce soir-là, une animation inusitée régnait dans la grande salle. Les habitués entouraient avec curiosité un jeune homme de haute taille qui racontait les détails d'un assassinat.

Cet homme avait une étrange figure. Avec son œil noir et perçant, avec son nez recourbé, ses lèvres minces, son front fuyant, sa chevelure crépue, il inspirait au premier abord la défiance, presque la répulsion. Pourtant il n'était pas laid. Dans l'animation de ses traits, dans l'expression de son regard, dans l'énergie de son geste, il y avait je ne sais quoi qui fascinait. On ressentait à sa vue un sentiment de crainte et à la fois d'intérêt. Le timbre de sa voix était puissant, sa parole facile, hardie. Il charmait. En l'écoutant, on oubliait sa personne et on se laissait dominer par ses accents.

– Oui, disait-il, c'est un crime atroce,

incompréhensible, qui a jeté l'émoi et la consternation de tous côtés. Georges de Roberval a été lâchement assassiné au détour d'une rue, d'un coup de poignard dans le dos.

– Mais sait-on la raison de ce crime ?

– Les motifs qui ont poussé l'assassin à cette infamie sont inconnus. Mais on sait le nom du criminel. Il a quitté Paris hier soir même, et la justice est à sa poursuite.

À cet instant un nouveau venu pénétra dans la salle. Son œil embrassa le groupe avec curiosité. Personne ne remarqua son entrée.

– L'assassin, continua le jeune homme, vous le connaissez tous. Il a joui jusqu'ici d'une estime universelle. Jamais on n'eut pensé que son nom de gentilhomme cachât le cœur d'un bandit et que sous des dehors honnêtes il portât une âme aussi vile. Je puis vous le nommer : Son nom ne sera bientôt plus un secret pour personne. C'est.....

– Pardon, monsieur, interrompit vivement le dernier arrivé en écartant la foule, mais ne craignez-vous pas de lancer un peu à la hâte une

accusation aussi grave contre un homme dont j'ignore le nom, mais que vous dites avoir été jusqu'ici sans reproches.

Le jeune homme tressaillit à cette voix. Il regarda son interrupteur, et vit qu'il portait l'uniforme des officiers de la marine de France. Les paroles de ce dernier vibraient encore à ses oreilles.

– De quoi vous mêlez-vous, demanda-t-il avec insolence, et de quel droit prétendez-vous faire la leçon aux gens qui ne vous connaissent pas ?

– Messieurs, s'écria l'officier sans paraître avoir remarqué ces derniers mots, je proclame ici que Henri de Forgues est un misérable, et qu'il mérite d'être souffleté comme le dernier des lâches.

Celui-ci rugit, un voile de sang passa devant ses yeux. L'écume de la rage lui monta à la bouche et il voulut s'élancer à la gorge de celui qui venait de l'insulter aussi mortellement. Mais on s'interposa. Un tumulte presque indescriptible suivit, pendant lequel tous ces hommes se bousculaient de côté et d'autre, avec des cris et des imprécations. Au

milieu de tout ce bruit, l'officier était calme, froid et attendait l'apaisement. Enfin, un calme relatif s'établit, et les deux antagonistes se rapprochèrent.

– Mon nom est Charles Brunelle, fit l'officier de marine. Je suis lieutenant de vaisseau au service du roi. Aux yeux du monde, je vous dois une réparation. Je serai à vos ordres là où et quand vous le désirerez.

Il fut décidé de régler l'affaire sans délai. Les témoins furent choisis, les conditions arrêtées, et le combat fixé au lendemain, au point du jour.

II

Évocation

Depuis longtemps la nuit était venue.

Au quatrième étage d'une maison de triste apparence, dans une chambre plus triste encore, un homme marchait avec agitation de long en large.

Cet homme faisait peur, avec ses vêtements en désordre, ses cheveux épars, et ses yeux brillants comme des charbons ardents.

Une table, trois chaises, un lit modeste, un coffre de bois, voilà ce qu'embrassait le regard, en pénétrant dans cette chambre. Une bougie jetait sa lueur tremblante sur les murs étroits et le plafond noircis par le temps.

C'était là la demeure de M. de Forgues. L'homme n'était autre que l'assassin.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la

provocation de l'officier de marine. Après le crime, Henri de Forgues s'était cru à l'abri du soupçon. Maintenant il se demandait si Charles Brunelle ne connaissait pas son secret. En effet quel autre motif pouvait-il attribuer à l'attaque inattendue de ce dernier ?

Dans l'état d'excitation qui avait suivi son crime, l'assassin ne s'était pas rappelé le cri entendu en frappant Georges. Il n'avait pas vu une forme humaine se dessiner sur la pâleur d'un édifice, à la lueur de l'éclair. Il ne supposait donc que l'incertitude ou le soupçon dans l'esprit de l'officier, et il se répétait pour la vingtième fois avec rage :

– Je le tuerai demain, et la tombe gardera mon secret, s'il le connaît.

Pendant une heure, Henri de Forgues fut en proie à l'inquiétude, à la colère. Ce qui se passa dans l'esprit de cet homme est quelque chose de presque invraisemblable tant c'est effrayant. La haine, la vengeance, le remords, la crainte y vinrent tour à tour. Il murmurait entre ses dents des mots étranges, à travers lesquels se faisaient

jour le blasphème et la malédiction.

Finalement il se jeta sur son lit, espérant le repos.

Le sommeil ne vint pas. Mais peu à peu s'opéra dans l'assassin une transfiguration complète. Ses traits se détendirent, son regard s'adoucit, une expression indicible, presque un sourire de bonheur se dessina sur sa bouche, les ombres de son front firent place à un calme qui ressemblait à la sérénité.

Par quel magique pouvoir ce phénomène avait-il eu lieu ? Et comment la colère de cet homme s'était-elle effondrée si tôt dans ce grand apaisement ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Il est des heures où l'on ressent une immense lassitude dans l'âme, où l'on se laisse envahir, absorber, sans tenter un effort pour s'y soustraire, même sans la moindre révolte intérieure, par l'indifférence de toutes choses. Ceci arrive parfois lorsque les fibres longtemps tendues se relâchent tout-à-coup, lorsque les ambitions nourries de longue date, les espérances soutenues

énergiquement se sont réalisées, ou encore quand la lutte de l'esprit et du corps, se poursuivant sans trêve, atteint ce degré où le bras et le cœur sont fatigués d'une opiniâtreté stérile.

Henri de Forgues en était là.

Il avait, depuis des années, combattu pas à pas contre la destinée pour arriver au but de ses rêves. Longtemps il s'était roidi contre les obstacles, et il avait marché de l'avant. Georges de Roberval s'était trouvé sur son chemin. C'était une dernière barrière : il l'avait supprimée. Et maintenant que la route était libre, dégagée, il cédait à la fatigue des luttes passées et se laissait gagner par l'insouciance.

L'insulte de l'officier de marine avait été le dernier coup. Après l'accès de rage qui suivit, l'assassin tomba d'épuisement.

Comme toujours lorsque la douleur, la tristesse ou l'ennui viennent nous visiter, la pensée de cet homme se reporta vers les jours disparus.

Il y a dans l'évocation du passé, je ne sais quelle poésie qui berce, quel nectar qui enivre,

quelle musique qui charme. On se laisse aller doucement, sur l'aile du souvenir, aux endroits habités jadis, vers les cœurs qui nous aimaient, près de ceux qui ne sont plus mais que l'on bénit encore. On revit des joies et des douleurs d'autrefois, et on oublie le présent dans la béatitude du rêve.

Le souvenir ! Le rêve ! Deux choses qui font croire au bonheur. Qui n'a son passé ? L'enfant se souvient d'hier, le jeune homme de l'enfance, l'âge mûr de l'enfance et de la jeunesse, le vieillard de toute la vie. Le rêve est une des formes du souvenir. Depuis le berceau jusqu'à l'heure actuelle, tout se retrace avec des couleurs, des nuances nouvelles. Les premiers pas, les premières joies, les premiers désirs, les premiers désappointements, tout cela si petit et si grand, se confond avec les ambitions, les projets et les illusions de nos vingt ans. Les caresses de la mère, les sourires de l'amante, les baisers de l'épouse ont la même douceur, la même suavité. Et quelle naïveté gracieuse et touchante dans ces amours que la réalité n'a pas déflorées, et qui se sont envolées, chastes apparitions, en laissant sur nos

lèvres la saveur du fruit désiré.

Cela nous revient aux heures de la souffrance. C'est l'ange de consolation que la vie nous donne et qui marche à côté de l'espérance, cet ange de l'avenir.

Henri de Forgues se souvenait.

Devant ses yeux passèrent, comme de doux fantômes, les jours de son enfance. Il se laissa emporter, malgré lui, avec soulagement, par ces retours vers le jeune âge. Et une à une défilèrent dans sa pensée les diverses phases de son existence, les ambitions, les obstacles, les vains désirs, les désillusions, les luttes, tout un enchaînement fatal, mystérieux, sombre, qui était son passé, et qui eut courbé sous son poids tout autre que cet homme de fer.

D'abord il revit la forêt dans laquelle il avait fait ses premières courses.

Sous les bois, loin des habitations, une chaumière, sombre, humide, faite de branches cassées, de feuillage et de terre, lui servait d'abri, à lui et à un homme farouche qui était son père. Ce

dernier était un bandit, la terreur des pays environnants. Sa tête avait été mise à prix. On le traquait comme une bête fauve. La nuit, le jour, il était exposé à être arrêté et traîné sur le gibet. Pas un moment de trêve, pas une heure de repos. Le misérable n'avait jamais une parole douce pour Henri. Dans son cœur, rien ne battait. Son fils lui rappelait pourtant la seule femme qui l'eut suivi, soigné, aimé. Mais il lui rappelait aussi que cette femme n'était plus, et le père avait fermé son âme à la tendresse.

L'enfant grandissait. Sa vie se passait à courir à travers les taillis et les fourrés, à faire la chasse aux bêtes de la forêt ; à écouter au pied des chênes les éternelles mélodies des bois, à se perdre pendant des heures dans de longues rêveries.

À quoi songeait-il, ce sauvage enfant de la solitude qui ne connaissait rien de la vie, qui n'avait point de songes pour l'avenir ? Que pouvait-il se passer dans ce jeune cœur ulcéré par l'abandon, avide d'immensité, privé de toutes les affections ? Dieu sait ces choses que l'homme ignore, et nous ignorons les ressources et les

consolations que Dieu réserve aux déshérités.

Un jour, Henri poussa sa course plus loin que d'habitude. Après quelques heures, il se jeta dans un nid de verdure pour reposer. À deux pas se déroulait, à travers les arbres, une large route dont la poussière se dorait aux rayons du soleil. Tout-à-coup passa sur cette route une jeune fille, dont les longues boucles blondes flottaient au vent, emportée au galop d'un cheval blanc qui semblait avoir des ailes.

Henri jeta un cri d'admiration autant que d'étonnement. L'écho répéta le cri, mais la vision n'était déjà plus, et le galop se perdait dans le lointain. Alors le jeune homme resta un moment immobile. Puis il regagna la chaumière.

Cette nuit-là, il ne dort point. L'aurore le surprit songeant encore à la gracieuse apparition de la veille. Qu'était-ce donc que cette créature éblouissante ? Il ne connaissait rien de la femme. Cette forme élégante, douce, chaste, sympathique, disparue sitôt qu'elle eut ébloui l'enfant, était pour lui à la fois un problème et un désir. Dans son esprit, la curiosité l'emportait sur l'admiration. Il

retourna à l'endroit béni, où, pour la première fois, il avait éprouvé la sensation de quelque chose de meilleur dans la vie que ce qu'il avait connu jusque là. Il s'enivrait du bonheur de voir passer cette blonde jeune fille sur la route solitaire. Un jour, il put l'examiner. C'était une enfant d'une douzaine d'années, grande pour son âge, élancée, gracieuse, belle. Il la revit souvent, et dans son cœur éleva désormais à l'inconnue un autel d'amour, presque de vénération.

Rien de suave et de doux comme cet oubli complet de soi-même qui est la première manifestation d'un premier amour. Le cœur se fond dans une ivresse indicible, l'âme s'emplit d'aspirations naïves et sublimes, la jeunesse et la candeur éclatent dans toutes les pensées. Il s'opère en nous une transformation complète. L'amour est comme cette sève puissante que le printemps féconde dans les plantes, qui ouvre les bourgeons et fait éclore les fleurs.

Henri avait alors dix-sept ans. Ce n'était plus l'être faible, craintif, que nous avons connu. Sa taille s'était développée, sa démarche affermie. Il

portait la tête droite, assurée. Il ne tremblait plus à la voix de son père. Le respect filial, chez lui, s'alliait à une certaine indépendance, et le bandit commençait à regarder son enfant. Le père s'étonnait de la transformation rapide qui en avait fait presque son égal par la force, par le courage et par la volonté.

La solitude avait donné à la figure du jeune homme une expression souveraine, la liberté le faisait roi dans ses domaines, l'amour ajouta un cachet de mélancolie sur ses traits.

Depuis deux mois il aimait. Ses jours se passaient dans le rêve. Il songeait à l'inconnue. C'était une extase continuelle. Dans le frémissement des feuilles, dans les ombres des ramures, dans les épaisseurs des bois, dans l'espace qui dominait les cimes, il entendait ou voyait sans cesse une forme riante vers laquelle il tendait les bras. Son bonheur était de la voir, la voir incessamment, le jour, la nuit, dans ses courses et dans son sommeil.

Henri n'avait pas connu sa mère. Par suite, les premières tendresses, les soins affectueux avaient

manqué à son enfance. La vie pour lui était une chose stérile, sans but, sans lendemain. Il n'en connaissait que le côté mauvais. Le jour où il rencontra une femme, il l'aima. Il ne comprit pas cet amour. Seulement il s'y livra tout entier. Il sentait des frissons inconnus lui courir par les veines, il éprouvait des désirs effrénés de saisir cette ombre, ses lèvres débordaient de baisers dont il aurait voulu couvrir la figure de son rêve, son cœur s'élargissait à l'infini.

Aimer, c'est le nom qu'on donne à cette flamme sacrée du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice. C'est cette force invisible qui crée ou tue la volonté, qui fait concevoir des mondes ou ferme les intelligences, qui donne l'audace ou rend lâche, qui fertilise les sillons les plus ingrats ou sème la désolation là où tout fleurit.

Aimer, voilà ce qui prend l'enfant et en fait un homme, ce qui fait éclore soudain dans une intelligence fermée les plus grandes ambitions et donne les moyens de les réaliser. C'est encore ce qui renverse les obstacles, franchit les difficultés, pousse de l'avant sans permettre un regard aux

lambeaux de soi-même oubliés aux ronces de la voie, et ranime la vie et le courage quand l'âpreté de la lutte a épuisé les forces.

Un jour Henri ne revit pas la jeune fille. Ce jour-là, il faillit devenir fou. Lui qui n'avait rien au monde que cette femme, qui s'était fait une douce nécessité de la voir chaque matin, qui ne vivait que par elle, il était soudain privé d'une jouissance presque indispensable à son existence. Le lendemain, longtemps avant l'heure accoutumée, il se trouvait à son poste. L'inconnue ne passa pas. Plusieurs jours s'écoulèrent : elle ne revint plus.

Un soir le jeune homme se trouva seul à la chaumière. La veille, son père l'avait embrassé pour la première fois. Le bandit avait pleuré. Henri se demanda s'il n'était pas arrivé un malheur. L'homme ne reparut plus.

Un mois après, l'enfant de la forêt quittait, pour n'y point revenir, la pauvre habitation qui avait abrité sa jeunesse contre les orages.

Où allait-il, lui qui ne connaissait ni la vie, ni le monde, qui n'avait pas de nom, pas de ressources,

et que consumait un amour fatal ? C'est ce que lui-même n'aurait pu dire.

Avec l'amour, l'ambition était entrée au cœur du jeune homme. Cette étoile invisible qui guide les audacieux vers le triomphe, conduisait ses pas. Il vit la femme de son rêve, il admira ce château et ces domaines qui étaient son bien, il regarda d'en bas ce monde superbe au milieu duquel se passait sa vie, et à l'étonnement qu'il éprouva d'abord succéda le sentiment des différences sociales. Il devina que les hommes, bien qu'égaux par la naissance et frères par la mort, n'ont pas la même égalité ni la même fraternité dans la dispensation des choses de la terre. Il se révolta contre cette destinée qui fait les uns heureux, les autres parias, qui donne la fortune à celui-ci quand celui-là n'a pour partage que l'indigence et la douleur, qui crée des rois et courbe des esclaves. qui établit entre les hommes une ligne de démarcation, et qui éternise les pleurs à côté des chants de joie. Il ressentit une immense pitié pour ces déshérités dont il se savait le frère, et de la haine pour ces favoris du hasard qui l'avaient ignoré. L'ambition dont le germe était déposé dans son âme, grandit.

Elle prit des proportions colossales, et désormais cet humble enfant du malheur releva la tête et marcha fièrement dans la vie.

Huit ans plus tard, nous le retrouvons à Paris dans la personne de Henri de Forgues.

Par suite de quels événements avait-il pu en venir là ? Quelle volonté, quelle énergie, quelle puissance, quels combats avait-il fallu pour faire d'un enfant ignoré, un homme que tout Paris connaissait et qui semblait sur la voie d'un brillant avenir ? Ce secret était si bien gardé que nul n'en savait le premier mot.

Henri de Forgues aimait toujours. Mais l'inconnue d'autrefois, il savait maintenant son nom. Sa vie, ses ambitions, ses espérances gravitaient autour de cette femme dont il suivait l'ombre bien-aimée depuis dix ans.

.....

L'assassin avait revu tout son passé. Il se sentait soulagé. Après une couple d'heures d'oubli, il revint à la réalité. Il n'avait pas dormi,

mais il avait reposé. Son esprit était plus calme et il songea à préparer ses armes pour le lendemain.

Quand ce travail fut fait, il était trois heures du matin. Le jeune homme s'assit devant l'unique table de sa chambre et se prit à réfléchir :

– Allons, se dit-il presque à voix haute, le malheur l'a voulu. J'aurais pu rester honnête, pur, digne de mon amour : la fatalité m'en a empêché. Le sacrifice eut peut-être mieux valu que le remords. N'importe ! Je poursuivrai ma route quand même. Je renverserai quiconque sera sur mon chemin. J'ai dû m'abaisser à une infamie pour avoir cette femme : il n'est plus temps de m'arrêter, dussé-je marcher dans le sang et le crime.

Il saisit une plume et traça à la hâte les lignes suivantes :

À mademoiselle de Roberval,

au Château d'Yvonic, (en Bretagne.)

Mademoiselle,

Dans quelques heures, je me battrai pour venger Georges. Je puis succomber dans ce duel et je veux vous dire le nom de l'assassin de mon meilleur ami. Que ce nom soit à jamais gravé dans votre mémoire : Gontran de Kermer a assassiné votre frère hier, lâchement, d'un coup de poignard, au détour d'une rue.

Quel que soit l'issue de la lutte que je vais soutenir, souvenez-vous aussi que je vous ai voué une adoration sans bornes, et que j'ai voulu venger à la fois mon ami et le frère de la femme que j'aime.

HENRI DE FORGUES.

– Maintenant, murmura-t-il en cachetant l'enveloppe, que je tue mon adversaire et mon chemin est tracé d'avance. Georges n'est plus là pour m'empêcher d'arriver à Marguerite. Gontran passera pour l'assassin de son frère ; c'est une vieille dette de haine que je lui paie. Et je serai bien malheureux si je n'arrive pas à épouser la dot de mademoiselle de Roberval, l'héritage de Georges, et une femme adorable.

Le lendemain, le bruit courut dans Paris que M. de Forgues avait été mortellement blessé. On n'entendit plus parler de lui, et personne ne regretta sa disparition.

III

En Bretagne

Bordé à un endroit, vers la mer, par une falaise inaccessible, et plus loin par une grève sablonneuse sur laquelle l'océan déferle éternellement, tantôt présentant une plaine fertile et tantôt une épaisse forêt de chênes, le domaine d'Yvonie s'étendait au loin dans les terres. À quelque distance de la côte, s'élevaient les tours crénelées du château, l'un des plus beaux de France, massive construction datant de plusieurs siècles. Les dépendances formaient presque un petit village au milieu duquel la chapelle dressait sa flèche élancée.

Le mois des morts était arrivé. À cette époque de l'année, la terre de Bretagne, toujours si poétique, ajoute un cachet nouveau à sa beauté. Les jours d'automne la revêtent de mélancolie. Le

vieil Atlantique est plus agité, ses accents sont plus plaintifs. Les grands bois jaunissent sous une haleine desséchante et les feuilles tombées font un épais tapis à la forêt. Les oiseaux se font rares ; ils ne disent plus que des refrains pleins d'une harmonieuse tristesse. La Rêverie étend ses ailes sur toute la création et chaque chose porte l'empreinte d'un deuil universel.

Le seigneur du lieu, vieux gentilhomme dont la noblesse remontait aux Croisades, vivait retiré du monde et partageait sa solitude avec sa pupille Marguerite de Roberval. L'affection et les soins prévenants de ceux qui les entouraient n'avaient pu faire oublier la mort terrible de Georges, arrivée deux ans plus tôt. Le temps rendait plus profond de jour en jour le sentiment de cette perte. Le sourire ne revenait sur leurs lèvres qu'avec une expression triste comme les larmes.

Un soir tous deux causaient dans la bibliothèque du château, devant un large feu de grille, en compagnie d'un étranger.

Le comte Yvon était un grand vieillard voûté par la douleur et par les ans. Ses cheveux blancs

retombaient en longues mèches sur son cou. Ses yeux se fixaient obstinément sur les langues de feu qui montaient de l'âtre et s'engouffraient dans la cheminée.

Mademoiselle de Roberval avait vingt-deux ans. Sa taille se dessinait gracieusement dans le large fauteuil où elle songeait. Sur un tabouret, deux petits pieds, chaussés de noir, rivalisaient de beauté avec des mains d'une transparence d'albâtre que la jeune fille laissait tomber sur ses genoux. Les lueurs de la flamme baignaient sa figure. Ses grands yeux bleus et une opulente chevelure d'un blond doré, faisaient songer à ces vierges flamandes que Rubens a créées dans des tableaux immortels.

L'étranger, jeune homme d'environ vingt-sept ans, beau garçon de haute taille et de figure sympathique, jouissait depuis deux jours de l'hospitalité au château par un hasard dont nous ne dirons qu'un mot.

L'avant-veille, pendant une tempête, un navire avait fait naufrage à la côte. Les pêcheurs avaient pu mettre une chaloupe à la mer et sauver la vie à

trois personnes dont l'une était l'étranger et les autres deux hommes de l'équipage.

Le Comte, apprenant qu'un gentilhomme avait été sauvé, était venu lui offrir l'hospitalité.

Ce soir-là, à la suite d'une promenade à travers le parc, Marguerite et Gaston étaient venus rejoindre le comte au coin du feu.

M. de Ruvert regardait la jeune fille avec curiosité.

– Mon oncle, fit tout à coup mademoiselle de Roberval, ne pourrions-nous pas demain faire visiter à M. de Ruvert le Carrefour-du-Maudit ? pourvu, ajouta-t-elle en se tournant vers l'étranger, que cela vous intéresse.

– Certainement. Je serai enchanté de visiter cet endroit de votre beau pays !

– Alors nous pourrions y aller avant le déjeuner, si le temps est favorable, dit le Comte.

– Le Carrefour-du-Maudit, reprit la jeune fille, est célèbre dans le pays par un crime horrible qui y fut commis, il a environ dix ans. Une pauvre femme y fut massacrée avec ses deux petits

enfants, par un bandit qui habitait les forêts avoisinantes. Je me souviens qu'à la suite de ce crime, mon oncle ne voulut plus consentir à me laisser courir les bois à cheval, comme j'avais l'habitude de le faire chaque jour. On raconte que depuis cet événement, le soir de chaque anniversaire, le meurtrier vient gémir dans ces lieux en implorant le pardon de ses victimes. Je ne crois guère à ces histoires, mais quand les gens du pays passent là, ils se signent avec crainte et s'éloignent précipitamment. L'esprit des Bretons aime à se nourrir de ces légendes et de ces terreurs qui ont bercé leur enfance.

– Vous ne devez pas désirer, dit M. Ruvert, voir disparaître ces traits caractéristiques de vos populations. Car ils sont à la fois l'un des charmes et l'une des poésies les plus purs de la Bretagne.

– Non, sans doute, continua la jeune fille. Il faut seulement se garder de ce que ces récits ont de trop poignant et de trop cruel.

Marguerite s'arrêta en voyant des larmes dans les yeux du vieillard. Sans le vouloir, elle avait évoqué des souvenirs cuisants. Elle reporta sa

pensée en arrière. Sous sa paupière s'allumait un feu sombre, et sa figure se couvrait d'une énergique expression de volonté. Elle aussi songeait au meurtrier de son frère.

Gontran de Ruvert qui se tenait dans les strictes bornes d'une discrétion que lui imposaient à la lois les convenances et son titre d'inconnu, les examinait tous deux. Il devinait quelque lugubre drame dans le passé de ces êtres qu'une affection profonde attachait l'un à l'autre. Et il se promit de chercher à connaître le mystère et à rendre à la jeune fille le sourire et le bonheur absents.

Toute la nuit, il songea à cette blonde enfant que le hasard jetait ainsi dans sa vie. Le lendemain, dès sept heures, il était debout. Un domestique vint l'avertir que le Comte ne pourrait se joindre à l'excursion projetée, mais que les chevaux seraient bientôt prêts pour mademoiselle de Roberval et lui-même.

Une heure plus tard, Gaston et Marguerite galopèrent dans la forêt, suivis à distance d'un domestique. La jeune fille portait une amazone noire et conduisait avec élégance un superbe

poney blanc. M. de Ruvert la regardait avec admiration.

Tous deux chevauchèrent pendant quelque temps sur une large route. Puis mademoiselle de Roberval prit un sentier détourné où Gaston la suivit. Tout à coup, ils débouchèrent dans une clairière au milieu de laquelle se dressait un chêne géant.

À leur approche des volées de corbeaux s'élevèrent au-dessus des bois. Le soleil dominait maintenant les plus hautes têtes d'arbres qu'agitait la brise du matin. De tous côtés, des murmures se faisaient entendre. C'était le réveil d'une grande nature par un beau jour d'automne.

Les jeunes gens descendirent de cheval et allèrent s'asseoir sur un tronc roulé à l'ombre du grand chêne. La jeune fille admirait pour la centième fois ces lieux qu'elle aimait. Gaston regardait distraitement : sa pensée était à autre chose.

— Vous habitez Paris, il y a deux ans, m'avez-vous dit, monsieur ? interrogea mademoiselle de Roberval après quelques instants de muette

contemplation.

– Oui, mademoiselle.

– Avez-vous connu mon frère Georges ?

– Georges de Roberval est votre frère ! fit joyeusement M. de Ruvert. Je m'en doutais à la ressemblance que vous avez l'un avec l'autre. Seulement je craignais de vous interroger. Je devinais un deuil dans votre vie et j'hésitais de peur que Georges n'en fut l'objet. Nous étions très liés et j'ai toujours caressé avec bonheur l'idée de le revoir bientôt.

– Vous ne le reverrez plus, fit tristement la jeune fille, car mon frère est mort.

– Georges de Roberval est mort ?.....

– Oui, de la main d'un assassin, il y a deux ans.

– Mais à quelle date ce crime a-t-il eu lieu ? demanda douloureusement M. de Ruvert.

– Le 21 octobre 1539.

– Le 21 octobre 1539 !... C'était le jour de mon départ. J'ai vu Georges une heure avant de quitter Paris, et depuis je n'ai pas eu de nouvelles.

Et après une pause, il reprit :

– Puis-je vous demander des détails sur les circonstances du crime ?

– L'assassin s'appelle Gontran de Kermer, et...

– Gontran de Kermer, assassin de Georges de Roberval ! s'écria impétueusement le jeune homme en se redressant. Oh ! ils en ont menti !

Mademoiselle de Roberval le regarda avec étonnement. Toute la figure de l'étranger respirait une immense indignation.

– Comment savez-vous cela ?

– Comment ? Parce que Gontran n'a jamais commis une action infâme, parce que...

Il s'interrompt... Puis, ployant le genou devant la jeune fille, et avec un regard suppliant, il dit :

– Oh ! mademoiselle, ne croyez pas que Gontran de Kermer soit coupable. Sur tout ce que j'ai de sacré au monde, je vous jure qu'il est innocent !

– Monsieur, vous ne croirez pas, je suppose, répliqua fièrement mademoiselle de Roberval, que

j'ai nourri pendant deux ans dans mon cœur l'horreur d'un homme que je ne connais pas, sans avoir eu la preuve de son crime ?

– Cette preuve ?...

– C'est une lettre d'un ami de mon frère.

– Et le nom de cet homme ?

– M. de Forgues.

– Henri de Forgues ! Oh ! le misérable, je le tuerai !...

– Vous ne le tuerez pas, car il est mort lui aussi, en voulant venger mon frère.

Quelques secondes se passèrent. On pouvait entendre les battements du cœur de l'étranger. Puis il reprit avec plus de calme :

– Mademoiselle, je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée, en me disant les causes de votre deuil et les détails du crime dont Georges a été la malheureuse victime. Je dois partir. On vous a trompée et je m'en vais, je ne sais où, à la recherche d'une preuve. Bientôt je vous l'apporterai. Mais en partant, laissez moi vous dire que je laisse ici toute mon âme. Dans les

quelques heures passées près de vous, je sens qu'il est entré dans ma vie une affection qu'il me serait désormais impossible de briser. Avant longtemps vous saurez pourquoi il faut que Gontran de Kermer ne soit pas coupable à vos yeux.

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval et regagnèrent silencieusement le château. M. de Ruvert prit congé de ses hôtes, et quand il se vit sur la grande route, au galop de son cheval, il murmura d'une voix menaçante :

– Et maintenant Gontran de Kermer, à bas ton nom d'emprunt et va demander à Paris le secret de la mort de Georges de Roberval.

IV

Fatalité

Dans les vastes fourmilières humaines telles que Paris, les plus grands événements ne laissent qu'une impression d'un moment, et les faits ordinaires se perdent, comme les eaux d'une chute, dans ce torrent qui emporte les hommes et les choses et qu'on appelle le temps. Chaque année, l'oubli enveloppe le passé dans son éternel linceul et souvent fait disparaître jusqu'aux traces de ce qui a été. Les mois viennent tour à tour, avec des décors différents, apporter leurs plaisirs et leurs tristesses, leurs fleurs et leurs deuils. Et quand le dernier jour de l'un s'en va, le premier de l'autre fait oublier celui qui n'est plus.

Aussi depuis deux mois qu'il parcourait Paris, à la recherche du mystère qui avait environné la mort de Georges de Roberval, M. de Kermer

s'était-il heurté à l'indifférence de ceux qui auraient pu le renseigner. Personne n'avait songé à savoir ce qu'étaient devenus les acteurs du drame dont M. de Roberval avait été la victime. Tout ce que put apprendre Gontran fut que M. de Forgues avait été tué par un officier de marine, le surlendemain du crime, pour avoir voulu accuser du meurtre de Georges un gentilhomme dont on ignorait le nom.

Gontran se perdait dans mille suppositions que la raison lui faisait bientôt rejeter ; une seule, qui eût été la vraie, ne lui vint pas à l'esprit. Et il se demandait ce qui avait pu pousser Henri de Forgues à le calomnier auprès de mademoiselle de Roberval.

Gontran de Kermer pensait toujours à cette belle jeune fille qu'il avait connue en Bretagne. Le souvenir de Marguerite, si douce, si fière, si résignée dans la mélancolie de son existence, était profondément gravé en lui. Il aimait d'un amour qui touchait à l'adoration, comme on aime d'un premier amour.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas cette passion

ardente, enthousiaste qu'on rencontre souvent, mais il sentait couler dans ses veines une flamme douce qui pouvait le tuer en s'arrêtant. Gontran n'avait plus qu'une ambition, qu'un désir, qu'une espérance, se faire aimer de mademoiselle de Roberval, lui rendre le bonheur, pouvoir lui consacrer sa vie.

Mais il s'appelait Gontran de Kermer, et ce nom était pour la jeune fille celui du meurtrier de son frère. Il fallait donc découvrir l'assassin et cette tâche devenait chaque jour plus difficile. Le jeune homme se roidissait contre les obstacles et son énergie grandissait en raison des difficultés. Les jours passaient sans amener rien de nouveau. Gontran se cramponnait à un dernier espoir, retrouver l'officier de marine ; mais celui-ci était à l'étranger, et il fallait attendre que le temps livrât la clef du mystère.

Tant qu'il put travailler, chercher, s'occuper, M. de Kermer se sentit du courage, de l'ardeur ; mais dès l'instant où il fut réduit à l'impuissance, et qu'attendre devint son unique occupation, il se courba sous le désœuvrement. Il était las de cette

lutte stérile de chaque heure ; il ne pouvait plus refouler son amour qui lui faisait impitoyablement désirer revoir mademoiselle de Roberval.

Un jour, il se décida à partir pour la Bretagne.

– Je dirai mon nom, se répétait-il, je protesterai de mon innocence, je lui parlerai de mon amour. Elle aura foi en moi et je lui donnerai ma vie.

Au moment du départ, il hésita. Quelques jours se passèrent.

Enfin, un soir, plus abattu, plus découragé que jamais, se révoltant contre la destinée, ne pouvant plus vivre dans une telle anxiété, il écrivit cette lettre :

Mademoiselle,

Après avoir en vain épuisé toutes les recherches et obtenu la certitude que le temps seul pourra dévoiler le secret que j'ai demandé à tous les échos, je viens vous apporter, à l'encontre de la lettre de M. de Forgues, le témoignage d'un homme d'honneur, victime d'une odieuse calomnie.

Lorsque je reçus l'hospitalité au château d'Yvonic je revenais d'une mission secrète que m'avait confiée le Roi, et pour le succès de laquelle je dus prendre un nom d'emprunt que je portais encore alors. C'est la raison qui m'a fait garder le silence au Carrefour-du-Maudit, quand vous avez appris à Gontran de Kermer lui-même qu'il était l'assassin de Georges de Roberval dont il ignorait la mort.

Celui qui m'a accusé a emporté dans la tombe le secret de sa perfidie. Un seul homme aujourd'hui pourrait peut-être révéler la vérité : c'est un officier de marine qui a tué M. de Forgues après l'avoir provoqué, la veille, comme un lâche et un misérable. Mais cet homme est parti il y a neuf mois, et il voyage maintenant à l'étranger.

Je ne veux pas ici protester de mon innocence. Mon nom, mon affirmation, l'amitié que m'a toujours témoignée Georges, et plus que cela, l'intuition de la vérité de mes paroles, doivent vous dire que je n'ai pu me rendre coupable d'un pareil forfait.

Maintenant, mademoiselle, vous savez le respect, l'amour que j'ai pour vous, amour profond, sacré, irrésistible, qui me prend chacune de mes pensées et fait de moi l'ombre attachée à votre souvenir. J'ignore quels sont les sentiments que j'ai pu vous inspirer, mais je vous conjure de ne pas briser l'espérance dans mon âme, car ce serait une vie atroce que celle d'où je devrais bannir votre nom. Dites-moi que vous ne croyez point à la honte de Gontran de Kermer, dites-moi que vous avez oublié la haine deux ans nourrie contre le nom que je porte. Mais dites-moi surtout que vous ne repoussez pas mon dévoûment, mon amour. J'ai besoin d'apprendre ces choses de votre part pour que la paix revienne dans mon cœur. Dites-les moi, et je vous bénirai à genoux, vous aujourd'hui l'ange de l'espérance, demain peut-être la source de mon désespoir.

Gontran de Kermer.

Après le départ de Gontran, mademoiselle de Roberval était demeurée plus sombre que jamais. Le Comte eut beau chercher pour elle la

distracted dans de longues courses à travers les bois, dans la visite des chaumières et des hameaux, le sourire qu'elle avait parfois encore jusque-là, ne revint plus sur sa bouche. Elle n'avait pas dit au vieillard la cause du brusque départ de M. de Ruvert, et lui, devinant que là était sa souffrance, ne l'avait pas interrogée. Seulement il s'apercevait de plus en plus chaque jour du vide immense que le départ de l'étranger avait laissé au cœur de sa pupille.

En effet, depuis lors, Marguerite ne songeait qu'à ce beau cavalier qu'elle aimait, et dont elle ignorait le secret. Elle croyait à sa loyauté comme elle croyait en Dieu. Sans pouvoir expliquer la raison de son brusque départ, elle savait qu'il était parti sous le coup de la fatalité et elle attendait son retour avec confiance. Toutefois le temps se passait sans nouvelles et la jeune fille souffrait de ce silence dont elle ne savait pas la cause.

Un matin, le facteur apporta une large enveloppe scellée de noir. Le cachet portait pour devise : « Loyal en tout. » Le Comte remit lui-même la lettre à mademoiselle de Roberval dont la

figure s'illumina et qui courut s'enfermer dans sa chambre.

Avant de le briser, Marguerite contempla un instant le sceau sur lequel le mot : Loyal, se détachait au-dessous des armes. Enfin elle le rompit et parcourut fiévreusement la lettre de Gontran, qu'elle relut aussitôt.

Quand elle eut fini ses yeux se remplirent de larmes. Elle resta longtemps le regard perdu dans le vide, sans pensée, presque inconsciente. Puis tout-à-coup elle fondit en sanglots et tomba à genoux. Ses lèvres ne remuèrent pas, mais la Vierge entendit la prière de la jeune fille.

Après un instant, mademoiselle de Roberval se releva plus calme et s'appuyant sur une petite table qui lui servait de secrétaire, elle écrivit :

Monsieur de Kermer,

Dans l'incertitude où je suis sur les faits qui ont entouré la mort de mon frère, il est de mon devoir de mettre fin à des relations que dans d'autres circonstances j'eusse été heureuse de

continuer avec vous. Merci de l'intérêt que vous me témoignez mais que tout soit fini entre nous. La tombe a emporté un bonheur qu'elle seule pourra me rendre. Adieu.

Marguerite de Roberval.

La jeune fille remit elle-même la lettre au vieillard.

– À Gontran de Kermer, l'assassin de...

– Non, mon oncle, Gontran de Kermer, à qui vous avez donné l'hospitalité dans la personne de M. de Ruvert, n'est pas l'assassin de mon frère.

– Alors, quel est le meurtrier ?

– Dieu le sait !

Ce fut tout. La lettre fut expédiée et on ne parla plus de ces choses au château.

Sur la fin de l'hiver, le Comte Yvon, brisé par les chagrins et par les ans, s'éteignit doucement entre les bras de sa pupille. Mademoiselle de Roberval tombait sous la tutelle du marquis de LaRoque, un cousin, qui partait bientôt pour

l'Amérique et qui proposa à la jeune fille un voyage au Canada. Marguerite accepta et se prépara dès lors à quitter la Bretagne.

V

En mer

À l'époque des voyages de Jacques Cartier au Canada, l'Europe s'agitait depuis près d'un siècle au bruit des découvertes d'outre-mer. Le nouveau continent, dont on proclamait la beauté, la richesse et la grandeur, apparaissait avec le prestige de l'inconnu et s'entourait du charme mystérieux des créations étranges. Une curiosité sans bornes poussait les esprits vers la jeune Amérique, et déjà germait ce mouvement fécond qui devait faire se rencontrer plus tard les vieilles puissances aux champs de gloire du Nouveau-Monde.

L'avenir réservait aux races du Midi cette partie de l'Amérique où le soleil est plus ardent, la nature plus expansive. Et il gardait à celles du Nord l'autre moitié, à elle seule plus grande que l'Europe, qui devait être un jour le foyer de

l'industrie du monde, le sol du progrès et la terre de la liberté.

L'heure n'avait pas encore sonné pour l'accomplissement de ces événements, mais l'œuvre de préparation, le travail d'enfancement se faisait peu à peu. Chaque pays de l'Europe marchait déjà dans la direction de ses destinées. Pendant que l'Espagne envoyait Fernand Cortez à la conquête du Mexique, la France dirigeait ses expéditions vers les rivages du Nord-Amérique.

Jacques Cartier, à son retour d'un premier voyage au Canada, avait ramené avec lui le roi Donnacona dont les récits merveilleux créèrent une profonde impression à la cour de France. François I voulut tenter l'établissement d'une colonie en Amérique et nomma, dans ce but, le marquis de LaRoque, sieur de Roberval, « vice-roi et lieutenant-général des terres du Canada. »

Toutefois, ce ne fut que deux ans après l'octroi des Lettres-Patentes qui créaient ce poste, que M. de Roberval put quitter la France. Il fit voile le 16 avril 1542 de la Rochelle, suivi par deux bâtiments chargés des hommes et des choses nécessaires à

l'établissement d'une colonie.

Les navires de ce temps étaient loin d'offrir ce confort et d'avoir ces dimensions qui font de nos vaisseaux d'aujourd'hui de véritables palais flottants. Un historien raconte de ceux du marquis de la Roche¹ qu'ils étaient si petits qu'on pouvait se laver les mains à la mer, par-dessus bord. On avait préparé dans le navire du vice-roi deux cabines dont l'une pour ce dernier, et l'autre pour mademoiselle de Roberval qui était à bord.

Marguerite n'avait guère changé depuis les lugubres événements de l'hiver. C'était toujours la douce jeune fille que nous avons connue en Bretagne. Seulement la souffrance avait posé une nouvelle empreinte sur sa figure et ses yeux gardaient la sombre expression du malheur. Mademoiselle de Roberval se tenait à l'écart. À la tombée du jour, elle montait sur le pont, au bras du marquis de LaRoque, regardait distraitement les derniers reflets du couchant sur la mer et

¹ Il ne faut pas confondre le marquis de LaRoque, sieur de Roberval, avec le marquis de la Roche qui tenta de fonder une colonie sur l'Île de Sable, en 1598.

redescendait à sa cabine.

Le temps n'avait ni effacé, ni diminué chez elle le souvenir de Gontran de Kermer. L'étincelle divine venue du cœur du jeune homme à celui de la jeune fille, la consumait lentement. Elle prenait un âpre plaisir à souffrir ainsi, à évoquer chacun des instants passés près de Gontran au château d'Yvonic. C'était à peine maintenant si elle pleurait son frère ; le deuil de son amour perdu avait absorbé celui d'une affection morte.

Du jour où elle rencontra M. de Kermer, elle sentit que sa vie n'en faisait plus qu'une avec celle de Gontran, que les battements de leurs cœurs étaient les mêmes et que l'heure où l'un des chaînons qui liaient leurs existences se briserait, serait une heure fatale.

Ce chaînon avait été brisé par le destin. Et depuis, l'éloignement se faisait de plus en plus grand, l'amertume plus profonde, l'avenir plus sombre.

La vie apparaissait maintenant aux yeux de la jeune fille, ainsi qu'une route aride et montueuse qu'elle devait gravir sans appui pour arriver

bientôt à l'isolement complet. De quelque côté qu'elle tournât les yeux, le même abandon l'environnait, la même solitude, la même désolation. La séparation était pour elle un abîme infranchissable qui la tenait désormais prisonnière du malheur.

Qu'étaient devenues ses premières années, âge de bonheur, où tout était bon et riant dans sa vie, où la poésie et l'espérance berçaient ses rêves d'enfant, où l'insouciance dorait ses jours ? Ses larmes seules répondaient à cette muette interrogation.

* * *

Le commandement de l'un des navires de la suite du vice-roi, avait été confié à un officier de marine que son expérience et un voyage antérieur en Amérique recommandaient tout particulièrement pour ce poste. À la démarche de cet officier, à ses relations avec les gens de bord, on reconnaissait en lui un de ces élégants et

intrépides marins, comme la France en sait produire, aussi calmes et courageux à l'heure du danger que courtois et spirituels camarades dans la vie de chaque jour. On le nommait le lieutenant Brunelle.

Cet homme, nous l'avons déjà rencontré ; nous l'avons vu un jour se lever entre l'innocence et le crime, et venger la mort de Georges de Roberval.

Par un de ces enchaînements secrets dont Dieu tient les trames et qui produisent quelquefois des chocs d'où résulte la lumière, Gontran de Kermer se trouvait à bord du navire qui portait M. Charles Brunelle.

Après avoir reçu la lettre de mademoiselle de Roberval, M. de Kermer désespéré, ne songeant plus qu'à cette fatalité qui le séparait de la femme aimée, se rejeta sur la seule alternative qui lui restât, retrouver l'officier de marine. Il sut que ce dernier était quelques mois auparavant en Amérique et il se décida à s'embarquer pour le nouveau continent. Le hasard fit qu'il prit passage sur le navire que commandait l'homme dont il allait chercher la trace.

M. de Kermer et M. Brunelle s'étaient souvent rencontrés autrefois chez Georges de Roberval. Leur amitié pour ce dernier avait créé entre eux un courant de sympathie dont ils gardaient le meilleur souvenir. Ce fut donc avec un sentiment de joyeuse surprise que Gontran retrouva sitôt le lieutenant qui de son côté ne s'attendait pas à cette heureuse rencontre.

Le soir même du jour du départ, au moment où la terre de France s'évanouissait lentement au loin, tous deux se rejoignirent et se prirent à causer du passé, de Paris, de tout ce qu'ensemble ils avaient connu près de trois ans plus tôt.

Gontran ne tarda pas à entamer le sujet de son voyage. Il fit au lieutenant le récit de son séjour au château d'Yvonic ; il lui dit son amour pour mademoiselle de Roberval et les obstacles qu'il avait rencontrés à la réalisation de ses vœux.

— Henri de Forgues, fit le lieutenant, a assassiné Georges, et j'ai été moi-même témoin du crime. Seulement je ne m'explique pas ce qui a pu pousser ce misérable à vous accuser auprès de mademoiselle de Roberval.

– C'est ce que je n'ai pu comprendre.

– Mais dites-moi, reprit le lieutenant, le désir de savoir le secret que je viens de vous révéler est-il bien le seul motif de votre voyage ?

– Que voulez-vous dire ?

– Le départ de mademoiselle de Roberval n'a-t-il pas influé sur votre détermination ?

– Mademoiselle de Roberval ?...

– Oui, qui est avec le vice-roi en route pour le Canada.

– Oh ! ce serait trop de bonheur !...

– C'est pourtant la vérité, ajouta M. Brunelle.

Et il apprit à M. de Kermer la mort du Comte Yvon qui avait laissé la jeune fille sous la tutelle du marquis de LaRoque, et le voyage que mademoiselle de Roberval avait accepté de faire au Canada.

La soirée était déjà avancée quand le lieutenant et M. de Kermer se séparèrent. La nuit était noire, une nuit sans lune, sans étoiles. À l'arrière du navire, la mer s'illuminait de lueurs

phosphorescentes. Le bonheur entraît à flots dans l'âme de Gontran qui se berçait de l'espoir d'une prochaine rencontre.

La traversée dura près de deux mois. Ce ne fut qu'aux premiers jours de juin que les navires de l'expédition se rejoignirent sur les côtes de Terre-Neuve, au havre Saint-Jean.

Aussitôt qu'il put traverser d'un bâtiment à l'autre, M. de Kermer fit prévenir mademoiselle de Roberval de sa présence, par le lieutenant qui avait connu la jeune fille avant le départ. Bien que le marquis de LaRoque fût descendu à terre et que l'heure fût avancée, celle-ci voulut voir immédiatement le jeune homme.

Quelques instants plus tard, Gontran était aux genoux de Marguerite, plongeant ses yeux dans les siens, lui disant ses souffrances, ses espoirs, ses découragements.

– Me pardonneriez-vous, Gontran, lui répondait-elle, d'avoir douté de vous, d'avoir repoussé cette voix intérieure qui me disait que j'avais tort, de vous avoir éloigné quand je me sentais mourir de ne plus vous voir !

– Enfant ! reprenait-il avec toute son âme, je vous bénis de ces souffrances pour la joie de vous retrouver. Je vous aime, comme on aime quand la vie s’ouvre rayonnante devant nos pas et que Dieu nous sourit d’en haut. Depuis notre séparation, je n’avais plus qu’une pensée, qu’une espérance, et, un jour, j’ai cru que tout était fini !...

Longtemps il parla ainsi, racontant toute sa vie depuis leur séparation. Les heures s’écoulaient dans ces suaves expansions de leur amour.

Les douze coups de minuit tintèrent à la cloche de bord ; ils n’entendirent pas. Tout-à-coup un homme s’élança brusquement dans la cabine.

– Comment ! un étranger ici à cette heure !...

Gontran se dressa devant le vice-roi, le regard éclatant d’indignation, révolté de cette grossière attaque :

– Que veut dire ceci ? demanda-t-il.

– Ceci veut dire que vous êtes chez mademoiselle de Roberval, et que si elle consent à déshonorer le nom qu’elle porte, je suis là, moi, pour le défendre.

– Monsieur, je vous jure que mademoiselle de Roberval est...

– Je suis seul juge des actes de mademoiselle de Roberval. Sortez d'ici, monsieur !

Le jeune homme hésita ; sa poitrine se gonflait sous un sentiment de révolte :

– Vous commandez à bord et je dois obéir !... Mais, ajouta-t-il en tendant la main vers la jeune fille, souvenez-vous, monsieur, que cette femme est ma fiancée, et que si vous touchez à un seul cheveu de sa tête, je serai là pour la protéger !

Le vice-roi ne répondit pas. Il se tourna vers Marguerite qui fondait en larmes, et lui jeta rudement ces mots :

– Si c'est ainsi que vous entendez l'honneur des de Roberval, vous apprendrez bientôt qu'on ne se joue pas vainement de ceux qui sont chargés d'y veiller.

Et il sortit. Mademoiselle de Roberval s'affaissa par terre ; tout son corps se brisait sous le choc de la douleur :

– Mon Dieu, mon Dieu, sanglota-t-elle,

pourquoi toujours frapper sur moi ?

Quelqu'un lui mit doucement une main sur l'épaule ; c'était le lieutenant Brunelle.

– Du courage, mon enfant, lui dit-il d'une voix douce comme celle de l'espérance.

VI

Le monde invisible

Quand on porte sa pensée vers les temps qui précéderent la découverte de l'Amérique, et que l'on songe à ces vastes solitudes alors inexplorées, on se sent pris d'admiration pour le spectacle que devait présenter cette partie du globe. L'industrie n'avait pas encore posé sa large empreinte sur les beautés primitives de l'Atlantide. Que la nature était grande, que tout était harmonieux dans cet ensemble d'une création sublime ! Les forêts, les montagnes, les fleuves, les rochers, les plaines, tout portait intact son cachet virginal. Et à travers les murmures du vent et des eaux, on entendait partout des Bardes invisibles chanter la grandeur de chaque chose créée.

Plus tard, lorsque les hommes des vieux pays pénétrèrent dans ce continent, ils furent saisis de

stupeur. L'aube qui éclaira leurs premiers pas dut être si calme, si pure ! La contemplation de ces espaces, tels que sortis de la main de Dieu, les frappa d'étonnement. Dans la pousse des arbres et des plantes, dans l'éclosion des nids et de fleurs, dans la puissante expansion d'une sève universelle, éclatait la force et la fécondité de cette terre nouvelle.

Jusqu'à cette époque, l'Amérique n'était habitée que par les enfants de la nature et les animaux sauvages. L'harmonie et la sereine majesté qui y régnaient de toutes parts n'avaient jamais été troublées, jamais une main impie n'avait profané la virginité du sol. À l'arrivée des découvreurs un long cri de révolte s'éleva d'un océan à l'autre ; l'aigle s'élança de son aire, le fauve se souleva dans son antre, les habitants des airs quittèrent leurs nids, les arbres se courbèrent sous un vent inconnu, et les fleuves et les rivières se gonflèrent dans leurs lits qui semblèrent trop petits pour les contenir.

Mais le pionnier du progrès s'avavançait en maître, le front haut, attiré par l'ambition et

fasciné par l'universelle magnificence de ce monde nouveau. De toutes les parties de l'Europe, depuis les régions glacées du nord jusqu'aux climats bénis du soleil, chaque nation envoyait son contingent à l'œuvre de la civilisation. Les races scandinaves d'abord, puis les Bretons, les Normands, les Basques, traversèrent l'Atlantique. Alors commença la grande lutte des peuples dans le travail des découvertes ; ces intrépides enfants de la mer en furent les premiers combattants, et chacun d'eux eut son lambeau de gloire.

Pour les hommes d'outre-mer, la nouveauté des choses, la surprise de l'inconnu, l'étrangeté des lieux et surtout l'incomparable beauté de tout ce qu'ils voyaient, avaient un sens mystérieux, insaisissable. Leur intelligence s'arrêtait en face de l'ignorance qui avait tenu cachés, pendant des milliers d'ans, les domaines de l'Amérique aux autres habitants du globe. À cela venaient s'ajouter des faits surnaturels, inexplicables, que racontaient des personnes qui en avaient été les témoins. La superstition s'empara des idées, et la crainte parfois mais plus souvent l'imagination aidant, les marins peuplèrent certains endroits

d'esprits fantastiques et de dieux du mal, et ils établirent tout un monde invisible qui aurait, jusques-là, présidé aux destinées de ce continent.

La tradition, l'histoire, les relations de voyage nous ont transmis les contes merveilleux qui faisaient, dans ces temps, l'effroi des voyageurs. Rien de gracieux et de sombre à la fois comme ces créations fantaisistes ou exagérées de l'esprit du moyen-âge, que le peuple conserve pieusement et qui font chez nous le charme des longues veillées d'hiver.

De nos jours, beaucoup de personnes, se renfermant dans un scepticisme ignorant et se retranchant derrière leur prétendu savoir de la réalité, appellent superstition tout ce qui touche à l'ordre surnaturel. Sans s'en apercevoir, elles nient les traditions de toute l'humanité, elles mettent de côté l'expérience des siècles et ridiculisent des millions d'hommes qui ont cru, depuis la plus haute antiquité, aux relations de la terre avec le monde invisible.

De quel droit voudraient-elles enlever aux légendes du passé leur poésie et leurs charmes par

la négation de l'existence des esprits. D'ailleurs, qui sait aujourd'hui ce qu'il y a de vrai ou de faux, de juste ou de surchargé dans ces récits d'un autre âge ? Les Génies autrefois ont dû exister comme il en existe encore maintenant. Je ne veux pas ici parler des ridicules inventions que la peur et la sottise répandent trop souvent parmi les populations. La superstition est une erreur. Elle engendre le doute et conduit à l'affaiblissement de la foi. Le fatalisme vient de là ; cette idée que tout ce qui nous arrive est décidé d'avance et qu'on ne saurait s'y soustraire, est anti-catholique. C'est donc à tort que l'on comprend généralement dans le mot superstition les manifestations du monde surnaturel. Ces manifestations se produisent rarement, mais il n'est pas possible de rejeter l'idée qu'il y a entre la terre et les Esprits des relations que nous ne pouvons expliquer, malgré la certitude que nous avons de leur existence.

Dans la nature, il y a un enchaînement frappant qui rattache toutes choses à l'homme, les plantes, les animaux, les éléments. Quand la raison a parcouru l'ensemble parfait et harmonieux de la création, et qu'elle veut remonter plus haut, elle

s'arrête brusquement en face de l'insondable. Elle s'étonne et cherche à comprendre ce qui est au-delà, dans cette immensité qui sépare le Créateur de la créature. Quelque chose lui dit que tout ne se termine pas là, et que si Dieu a fixé des limites à l'intelligence humaine, ce n'est pas une preuve qu'il n'existe rien en dehors de ce qui tombe sous les sens. Avant les merveilleuses révélations de la science, qui eut cru que l'air fourmille d'insectes invisibles, qu'une simple goutte d'eau, perle limpide et transparente, contient des milliers d'êtres infiniment petits, que par delà les nuages les espaces sont parsemés d'astres et de globes innombrables auxquels l'œil ne peut atteindre et que la pensée a peine à concevoir.

L'âme, avide de connaître, veut résoudre le problème qui se présente à l'esprit. La raison étend ses ailes, prend son vol et va se perdre dans le vide. Il n'y a que deux moyens d'arriver à une solution : par la foi ; ou par l'imagination.

La foi catholique tranche la question d'une manière simple et raisonnable en mettant entre Dieu et l'homme toutes les dominations du ciel.

Mais pour les païens dont l'imagination veut continuer le travail de la raison, le seul moyen logique d'admettre quelque chose au-dessus de l'homme est de peupler les espaces d'esprits invisibles. C'est ce qu'ils ont fait depuis les temps les plus reculés, avec une différence quant à la puissance et à l'action de ces esprits selon les divers cultes et les différentes religions des peuples. Les uns ont créé des divinités auxquelles ils vouaient un culte d'adoration et faisaient des sacrifices. D'autres ont imaginé des intermédiaires entre la terre et les Dieux qui ne daignent pas s'abaisser jusqu'aux mortels. Les Génies se divisaient en puissances de la terre, de l'air, du feu et de l'eau, et les gnomes, les sylphes, les salamandres et les nymphes avaient des pouvoirs différents, selon les sphères qu'ils habitaient. Généralement, on leur attribuait une action bienfaisante sur l'humanité. Aujourd'hui encore, beaucoup de peuples conservent ces croyances.

Sans nous arrêter aux distinctions que nous venons d'énumérer, et après avoir constaté que l'histoire de tous les temps et de tous les pays a témoigné de l'existence d'un monde invisible et

de ses relations avec la terre, disons seulement qu'il est très facile d'admettre, à l'époque des premières découvertes en Amérique, un si profond sentiment de foi dans l'ordre surnaturel.

Les Génies d'alors, à ce que dit la légende, habitaient dans les forêts, sous les eaux, dans les entrailles de la terre, ou flottaient dans les airs. Le jour, on les entendait sans les voir. La nuit, ils apparaissaient, tantôt vêtus de blanc, sous la forme de monstres, ou bien encore comme d'immenses oiseaux nocturnes aux ailes enflammées et aux griffes de fer rougi. Ils n'avaient pas de palais. Les profondeurs des grands bois, les abîmes de la mer, les cavernes dans les rochers en tenaient la place. Une majesté farouche les entourait comme des dieux, la terreur fécondait le respect, et ils étaient grands avec le décor sublime que leur faisait une nature incomparable et les autels mystérieux sur lesquels ils sacrifiaient.

Un jour les brises de l'est leur apportèrent des bruits étranges ; c'étaient des voix d'hommes inconnus qui s'avançaient vers leurs territoires dans des embarcations que le vent faisait glisser

sur la mer. Ces hommes venaient, semblables à des rois, à la conquête du Nouveau-Monde.

Pour défendre leurs domaines menacés, les Génies se rassemblèrent aux bords du Saint-Laurent avec les puissances secrètes dont ils disposaient, ils dressèrent des embûches aux envahisseurs. Ceux-ci avaient pour eux le courage, l'audace, la volonté, l'ambition. Pendant longtemps ils luttèrent contre leurs invisibles adversaires, sans trêve, sans merci. Et quand enfin la civilisation eut diminué ces royautes de l'ombre et de l'inconnu, ce qui en resta ne voulut pas quitter nos plages pour celles d'au-delà. Esprits et fantômes se groupèrent dans certains endroits qu'ils habitent encore maintenant. Nos belles légendes leur ont emprunté leur poésie, et nos populations gardent jalousement le respect des vieilles traditions et des croyances d'un autre âge.

VII

L'isle aux Démons

À l'entrée du golfe Saint-Laurent, là où viennent mourir les vagues de l'Atlantique, il est une île mystérieuse qui s'élève du sein des eaux. Elle dresse au dessus de la mer les rochers de sa côte et l'épaisseur de sa forêt. Les bois y sont remplis d'oiseaux ; les cavernes donnent asile aux grands ours du nord ; autrefois les cerfs s'abreuyaient à ses sources et trempaient la corne de leurs pieds dans une onde de cristal.

Cette île est belle entre toutes les autres. Quand le jour tombe, à travers les feux du soir, se forme une brume légère et transparente qui l'enveloppe comme d'un manteau virginal. Le golfe endort l'île à l'harmonie de ses chants, et, toute la nuit, la berce au doux murmure des brises. Lorsque vient l'aube, il chasse les vapeurs qui l'entourent et la

livre aux premières caresses du soleil ; il lui baigne les pieds dans les vagues et, de son haleine embaumée, il sèche sa chevelure humide de rosée.

Jaloux de son île, comme un pacha d'une femme favorite, le golfe la tient souvent environnée de brouillards épais qui la dérobent aux regards étrangers. Pour la protéger contre les hommes, il fut un temps où il dut la livrer aux esprits du monde invisible dont j'ai parlé dans les pages qui précèdent.

Thévet raconte, dans son admirable *Cosmographie Universelle*, que cette île était baptisée du nom de « l'isle des Démons, à cause des grandes illusions et fantosmes qu'y si voyent par la ruse et cautelle des diables. » Et il ajoute : « si on s'escare bien avant, on ne fault d'y avoir rencontre des maudits esprits qui vous font mille algarades par les bois et déserts en plain midy. »

Vers le milieu du seizième siècle, l'isle aux Démons était célèbre par la terreur qu'elle inspirait. Les marins, le jour, la regardaient avec curiosité et, le soir, s'en éloignaient craintivement. Combien d'entr'eux avaient vu, dans les nuits

noires, des esprits flotter dans l'espace, ou les avaient entendus gémir avec le vent dans les cordages. Quand la tempête sévissait, plus fortes que les éclats de la foudre et le bruit des vagues, leurs voix s'élevaient lugubres. « Ces voix causaient plus d'estonnemens cent fois que la tempeste : les pilotes et les mariniers scavoient qu'ils étaient près de l'isle que on appelait des Démons. »

Cette île, inconnue aujourd'hui, a-t-elle été détruite par le travail lent et inexorable des eaux ? Est-elle bien l'île Belle-Isle, comme le prétendent certains voyageurs et écrivains, ou l'île Saint-Paul, ce qui nous paraît plus vraisemblable ? C'est là un point difficile à établir, car aucune des deux ne répond parfaitement à la description qu'en fait Thévet, dans son langage simple et poétique :

« L'isle aux Démons,² la plus grande et la plus belle, est à présent déshabitée, et c'est grand dommage, veu la beauté du lieu et qu'elle tire plus vers nous que pas une. On y va assez de jour pour

² Thévet, *Cosmographie universelle*. Vol. II – p. 1593.

le fait de la pescherie et pour la chasse.

« Il y a là des Démons qui sont divisez en bons et en mauvais ; les uns desquels nous appelons Anges, et les autres diables, et tous sont compris soubst le nom et appellation d'Esprits. Les diables ont des corps passibles, qui estans frappez, se deulent, et sont bruslez, s'ils approchent le feu. Mais je laisse toutes ces choses à d'autres pour en discourir, pource que ce n'est pas le subject d'un cosmographe. Je veux aussi icy vous amener en avant, par quels charmes ils conjurent ces esprits, lesquels se montrent durs à obéyr, et rebelles à ceux qui taschent les conjurer. Tout cecy se peult apprendre par les livres des Philosophes qui se sont amusez à escrire de la nature des Démons. Mais je vous diray chose très véritable, sans vous contenter de bourde, à la manière de ceux qui ne veirent jamais que par un trou, ce qui se voit en icelle isle, et lieux voisins de la mer, où aussi on tient qu'il y a des esprits tourmentans, tant de nuict que de jour, les hommes. Ce qui est vray, et me suis laissé dire, non à un, mais à infiniz pilotes et mariniers, avec lesquels j'ay longtemps voyagé, que lorsque ils passaient par ceste coste, comme

ils fussent agitez d'une grande tempeste, ils oyent en l'air, comme sur la hune et mastz de leurs vaisseaux, ces voix d'hommes faisant grand bruit, sans qu'ils entendissent rien formé de leur parole, seulement un tel murmure que vous oyez un jour de foire au meillieu des halles publiques. Ces voix leur causaient plus d'estonnemens cent fois, que la tempeste qui leur était voisine ; mais ils ne faisaient estat de telle chose, jusques à ce que quelques gens de bien se meirent en oraison et invocquérent le saint nom de Jésus. Et peu à peu, ils perdirent ce murmure quoy que la tempeste ne cessast de longtemps. Après souvent les sauvages où je demeurais, estans tourmentez de l'esprit maling qui leur est familier, lorsque j'allais par leur pays, conversant ordinairement avec eux, quelquefois ne pensans qu'à Philosopher, et m'enquérir des choses les plus râres, se venaient jeter avec une grande timidité entre mes bras, criants à haute voix : *Hipouchi Agnan, Omamo Atoupané* (le meschant esprit *agnan* me bat et tourmente tant et plus, aye pitié de moy, je te prie). Incontinent les ayans saisiz au corps, je disais l'Évangile S. Jean, In principio, etc.,

laquelle n'estant à demy ditte, ces barbares se sentaient delivrez de l'esprit maling, et asscure le lecteur avoir fait tel acte tressaint et catholique plus de cent fois pour le moins : Mais en ceste isle, assurez-vous qu'ils y sont si fréquents, que le habitants faschez du peu de repos qu'ils avaient en icelle, ont été contraints s'en aller en terre ferme. »

Aujourd'hui l'île aux Démons n'a plus rien de cette terreur qui la rendait célèbre il y a trois cents ans. Toutefois personne n'ignore dans le bas du fleuve les contes merveilleux transmis par les enfants de la mer et les habitants des côtes. Au pied du grand mât et dans les cabanes de pêcheurs, les vieillards disent ces récits aux enfants qui les écoutent avec recueillement, les gravent dans leur souvenir et les répéteront plus tard à ceux qui viendront après nous.

VIII

Spes ultima

Depuis l'heure où il avait cru surprendre mademoiselle de Roberval en faute, le marquis de LaRoque méditait une vengeance à la hauteur de l'insulte faite à sa vieille fierté dans ce qu'elle avait de plus sacré, l'honneur des femmes de sa race. Incapable d'un sentiment de pitié, aveuglé par la colère, il attendait. Le lieutenant avait en vain tenté de lui expliquer ce qui s'était passé, M. de Roberval se renfermait dans un silence farouche.

Le hasard lui offrit bientôt l'occasion de se satisfaire. L'isle aux Démons se présenta à son esprit comme un lieu d'expiation où la jeune fille abandonnée subirait la peine du déshonneur dont il se croyait frappé.

Dès lors, il prépara une descente dans l'île, au

moyen de laquelle il y conduirait mademoiselle de Roberval, avec une vieille duègne du nom de Damienne, qu'il supposait avoir été complice. Des provisions de bouche pour quelques mois, quatre arquebuses, des munitions de chasse, des instruments de pêche et des vêtements furent mis de côté dans ce but. Et une nuit que l'on passait près de l'île, malgré la crainte qu'éprouvaient les matelots de conduire l'embarcation à terre, et malgré les sanglots de la jeune fille, le vice-roi commanda la descente.

Le lieutenant avait eu connaissance du projet. Impuissant à en empêcher l'exécution, il prévint secrètement M. de Kermer qui se jeta à l'eau et gagna le rivage à la nage.

À l'instant où les voiles du navire disparaissaient à l'horizon, une longue traînée de lumière blanchissait l'orient. L'aube venait éclairer les premiers pas des pauvres abandonnés sur cette terre maudite.

Trois années de malheurs consécutifs avaient traversé la vie de mademoiselle de Roberval. Sa résignation chrétienne et son amour pour Gontran

l'avaient d'abord soutenue. Mais le dernier coup avait été terrible ; c'en était trop d'une pareille existence.

Quand l'embarcation se fut éloignée de la côte, la jeune fille se voyant seule, avec l'immense solitude de tous côtés, pensa à la mort.

Mourir ! Pourquoi pas ? À quoi bon la vie quand elle n'est faite que d'épreuves, de misères et de deuils ? Mourir ! c'était mourir à la douleur ; c'était le terme d'une route sombre, sans étoiles et sans fleurs ; c'était ne plus aimer, ne plus espérer, partant ne plus souffrir.

À ses pieds, la vague léchait le rivage. Plus loin, il y avait la profondeur, l'abîme, l'oubli. Un linceul tout prêt était là qui attendait. Combien de morts flottaient dans ces espaces, que de malheureux en avaient fait leur demeure dernière.

La jeune fille laissa ces pensées envahir son cerveau. Le suicide lui apparut comme une ressource suprême et elle l'envisagea avec un calme effrayant.

Mais soudain, un nom revint dans son esprit :

Gontran !

Gontran, c'était le souvenir, c'était la réalité. Mademoiselle de Roberval tomba à genoux.

Quand elle se releva, un homme était devant elle.

Cet homme était un inconnu. Il portait une vareuse bleue, un pantalon bleu, une casquette grise : le costume des marins de l'équipage.

Un homme, en ce moment, c'était un sauveur ; Marguerite s'élança vers lui.

Lui, ne parla pas. Il la regardait avec un œil étrange ; il sembla à la jeune fille qu'elle avait déjà vu ce regard.

– Monsieur ?... s'écria-t-elle.

– Du courage, mademoiselle, répondit l'homme.

– Suis-je donc vraiment abandonnée ?

– Oui... nous sommes seuls.

– Seuls ! répéta Marguerite avec lenteur. Et tout-à-coup :

– Mais qui êtes-vous donc, vous aussi qu'on

abandonne ?

L'inconnu recula d'un pas. Puis tendant les bras vers la jeune fille, et avec un accent passionné, d'une voix qu'il faisait douce, berçante, il dit :

– Qui je suis ?... Je suis un malheureux qui depuis douze ans ai suivi votre ombre, qui me suis attaché à vos pas, qui vous aime, et qui me crois trop payé d'une vie atroce par le bonheur d'avoir à vous protéger aujourd'hui.

– Mais qui êtes-vous ? demanda pour la deuxième fois mademoiselle de Roberval.

– Mon nom importe peu. Laissez-moi seulement vous aimer, vous servir, m'agenouiller devant vous, vous défendre au besoin, c'est tout ce que je désire.

Marguerite eut peur. Il y avait dans cet homme quelque chose de mystérieusement sombre.

– Je veux savoir qui vous êtes, fit-elle avec énergie. Je ne saurais accepter de protection d'un inconnu qui semble rougir de son nom.

L'homme tressaillit.

– Je suis Henri de Forgues, dit-il avec hésitation.

– Henri de Forgues ! cria mademoiselle de Roberval en se redressant.

– Pardon, pardon, murmura l'homme en tombant à genoux.

– Arrière, assassin !

Il se traîna vers la jeune fille en murmurant :

– Pitié !...

Il se traîna vers la jeune fille en murmurant :

– Pitié !...

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria Marguerite tombant à la renverse.

Quand elle rouvrit les yeux, Henri de Forgues était penché sur elle. Mademoiselle de Roberval se souleva avec un geste d'horreur.

Le jeune homme hésita. Puis, la regardant doucement, il lui parla ; sa voix avait des accents déchirants :

– C'est vrai, je suis un misérable. Mais voyez-vous, il faut avoir pitié ! Si je me suis ainsi roulé

dans la boue, si j'ai versé le sang, c'est pour avoir trop souffert, c'est pour vous avoir trop aimée. Depuis douze ans, je traîne dans mon cœur cet amour fatal. Le boulet du bague est mille fois plus doux que ce feu qui vous consume heure par heure et vous fait si malheureux qu'on en voudrait mourir.

– De la pitié, fit mademoiselle de Roberval, de la pitié ! pour vous qui avez tué mon frère, qui avez jeté le deuil dans ma vie, qui m'avez enlevé l'homme que j'aimais, qui avez fermé l'horizon de mes espérances, qui m'avez séparé de toutes mes affections !

– Ah ! si vous saviez ce que j'ai enduré, reprit Henri de Forgues accablé. Tenez ! Laissez-moi vous dire mon passé, vous ne me regarderez plus comme cela... Il y a douze ans, j'étais un pauvre enfant, oublié sous les bois. Je vivais de pain noir, j'avais pour dormir le lit humide de la forêt, je n'avais pas de mère, je n'avais point d'affections !... Un jour, vous m'apparûtes rayonnante de beauté, de jeunesse. Je fus ébloui !... Jusques là, quoique faible, opprimé,

souffrant, j'étais encore heureux. Je ne connaissais rien du monde et j'étais libre. Je vous revis. Chaque jour, vous reveniez sur la grande route. Je me cachais pour vous apercevoir, mon cœur battait à se rompre quand vous passiez et je retournais tout joyeux à la chaumière... Un temps arriva où cela cessa. Vous ne revîntes plus. Je crus que j'allais mourir. Dans mon cerveau s'ouvrit tout un monde de pensées nouvelles, inconnues, étranges. Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, je partis sur la route où vous étiez disparue et je vous retrouvai. En vous voyant si loin au-dessus de moi, je fus effrayé. Que pouvais-je faire ? Je n'avais ni le courage, ni l'énergie, ni le pouvoir de vous approcher. Je ne pouvais même pas vous dire mon amour. Alors l'ambition s'empara de moi, une ambition sans frein, immense comme l'abîme qui me séparait de vous. Je voulus être riche, puissant, avoir un grand nom. Je me fis aventurier !... Mon amour absorbait toutes mes autres passions. C'était comme du plomb fondu qui m'eût coulé par les veines. Pendant huit ans, j'errai sous le ciel, au hasard, vivant d'incertitudes et d'espoir. Devant moi brillait une étoile qui

m'attirait sans cesse ; cette étoile, c'était vous ! vous dans le passé, vous surtout dans l'avenir. Je n'avais pas de nom. J'en trouvai un qui m'ouvrait les portes de votre monde ; Dieu sait ce qu'il me coûta, ce qu'il devait me coûter encore. Toutefois j'arrivais au but.

La jeune fille s'était cachée la tête dans ses mains. Henri de Forgues fit une pause, puis il continua :

– Je connus votre frère Georges. Il vint à savoir qui j'étais et de ce moment, il fut une barrière entre vous et moi. Tant qu'il était là, je ne devais plus espérer réussir. Dans une heure d'égarement je le tuai. Un crime en amène un autre. Je voulais avoir la fortune, avec le nom : je devins voleur de grands chemins... Un jour, je fus arrêté et condamné à dix ans de travaux forcés. Pendant vingt mois je vécus au bagnon. J'avais pour nourriture du pain sec et de l'eau. La nuit, après l'âpre travail de la journée, dans mon étroit cachot, je pensais à vous. Je vous aimais toujours. Combien de fois, j'ai béni votre ombre qui me faisait oublier ma captivité. Parfois je me sentais

content de n'être plus libre. Je vous croyais heureuse : je n'étais plus sur votre route ! Le malheur a voulu que je vous rencontrais encore. Le vice-roi avait besoin de détenus et de forçats pour son expédition ; je fus du nombre de ceux qu'on choisit. Je vous revis à bord. Je ne vous aimais plus : j'étais fou. Je me sentais des frénésies de vous prendre dans mes bras et de me précipiter avec vous à la mer. Un espoir m'arrêta. Rendu à terre, je serais libre. Je pourrais vous enlever, vous emporter loin, bien loin des hommes, vous posséder à jamais ! Je vivais de ces pensées, je vous suivais incessamment !... Un soir, j'aperçus Gontran de Kermer à bord. Quand je le sus avec vous, je courus prévenir M. de Roberval. Vous savez ce qui est arrivé : je suis encore la cause de votre malheur. J'étais parmi les matelots qui vous amenèrent à terre. En vous voyant abandonnée, j'éprouvai d'abord une immense joie. Mais tout-à-coup, sans y avoir songé, je sautai par-dessus bord et gagnai la grève à la nage ! Je puis maintenant réparer mes torts, mes crimes. Laissez-moi être votre esclave, votre serviteur, pour que je redevienne bon, heureux, honnête, en vous aimant.

Et voyant que Marguerite ne disait mot, il reprit presque avec confiance :

– Oui, voyez-vous, la vie serait encore si belle. Vous me pardonneriez, vous oublieriez mon passé, vous m’aimeriez peut-être ! Qui sait si Dieu n’a pas voulu me faire racheter mes fautes ? Laissez-moi à vos genoux, il vous bénira !

Mademoiselle de Roberval releva la tête :

– Dieu ne peut que châtier les criminels !

– Oh ! pourquoi rappeler ces choses ? Songez plutôt aux dangers qui vous menacent peut-être.

– De quel droit parlez-vous d’oubli à la sœur de votre victime ? Abandonnez-moi. Plutôt mourir que de devoir la vie à l’assassin de mon frère, au calomniateur de Gontran de Kermer !

M. de Forgues se releva. Il avait épuisé toutes les supplications ; il s’était humilié, écrasé, traîné aux pieds de cette femme, sans même éveiller un sentiment de pitié dans son cœur. Et elle venait lui lancer à la face le nom de son rival, de son ennemi. C’en était trop. De soumis, il se fit arrogant. Il passa de la douceur à la colère. Il

s'emporta. Dans sa dédaigneuse fierté, mademoiselle de Roberval était plus belle encore. Une horrible pensée traversa le cerveau de Henri de Forgues : – Pourquoi attendre ?

– Ah ! puisqu'il en est ainsi, et que ni prières, ni regrets ne peuvent vous toucher, finissons-en. Il ne sera pas dit que j'aurai lutté douze ans, que j'aurai souffert, que je me serai flétri et souillé en vain. Je vous aime, et ce serait trop naïf en vérité que de vous avoir là sous ma main, et de vous laisser échapper.

– Lâche !

– Qu'importe ! s'écria Henri de Forgues en s'élançant vers la jeune fille.

La vieille Damienne s'était évanouie. Marguerite jeta un cri. Elle était trop faible pour lutter contre cette bête féroce. Elle sentait déjà sur sa chair les terribles baisers de l'assassin.

Mais à son cri d'angoisse répondit un cri de délivrance. Henri se retourna : devant lui, à deux pas, se tenait Gontran de Kermer.

Le jour n'était pas encore venu. Il faisait cette

clarté crépusculaire dans laquelle les objets grandissent et prennent des formes mystérieuses. Les deux hommes paraissaient deux géants.

Tous deux se mesurèrent du regard. Henri de Forgues tira un couteau de sa ceinture. Gontran n'avait pas d'armes.

La figure de l'assassin rayonnait. Je ne sais quel sourire affreux l'animait ; c'était un sourire à faire peur aux plus braves :

– Gontran de Kermer, prononça-t-il lentement, ton père a envoyé mon père au gibet. Toi, tu m'as pris l'amour de cette femme. Si tu n'avais pas été sur mon chemin, j'eus pu être heureux. J'ai cherché longtemps le jour de la vengeance ; ce jour est venu. Tu vas mourir. Je jetterai ton cadavre aux oiseaux de mer et ta fiancée sera ma maîtresse.

Mademoiselle de Roberval voulut s'élancer entr'eux. Mais avant qu'elle eût fait un mouvement, M. de Kermer bondit en avant. Il évita le coup que lui préparait Henri de Forgues et saisit ce dernier à bras le corps. Tous deux roulèrent sur le sable. Pendant une minute, ils se

tordirent sur le rivage ; la puissance des étreintes égalait le paroxysme de leur rage. Tout-à-coup, Gontran arracha le couteau des mains de l'assassin et le lui plongea dans la gorge.

Georges de Roberval était vengé.

IX

Seuls

Une heure après, Gontran et Marguerite gravissaient l'escarpement de la falaise. Ils s'arrêtèrent sur un rocher qui dominait toute l'île.

De la grève montait la plainte monotone de la vague qui venait mourir sur les galets. La chaleur du jour dissipait les vapeurs flottant à la surface des eaux. D'âpres parfums couraient dans l'air froid et la brise s'embaumait aux senteurs des foins sauvages. Des volées d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux et des rochers et s'entrecroisaient dans l'espace. Au loin, les habitants de la forêt répondaient à l'appel du matin. Sur le golfe, pas une voile, pas un navire ; les pauvres abandonnés étaient bien seuls. Ils contemplèrent le spectacle que leur donnait la nature : Adam et Ève, ouvrant les yeux à la

lumière, durent avoir le même regard d'étonnement et d'admiration pour le Paradis Terrestre.

La jeune fille s'était assise sur une inégalité de la falaise, où le rocher formait un siège naturel. Gontran plia le genou devant elle : il était presque joyeux et sans les inquiétudes qu'il ressentait à l'égard de mademoiselle de Roberval, il se fût cru parfaitement heureux.

– Marguerite, lui dit-il, l'appelant pour la première fois par son nom, les hommes ont voulu nous séparer, le hasard nous a réunis. Dans cette île que nous habiterons désormais et dont nous serons les rois, le bonheur peut se trouver aussi bien qu'ailleurs. J'avais souvent rêvé, en songeant à vous, un endroit désert, avec des arbres et des fleurs, où ensevelir notre amour quand je vous aurais donné mon nom. Mes vœux se sont presque réalisés. Le sort a fait que le prêtre ne peut consacrer notre union dans le moment, mais personne n'aura le droit de vous donner un autre nom que le mien car vous êtes ma femme devant Dieu. Du haut de son ciel d'azur, il ne peut que

bénir notre existence.

Mademoiselle de Roberval écoutait avec ravissement. Elle éprouvait cette félicité inquiète de la fiancée que berce, au soir de l'hymen, une romance d'amour. De tous côtés, le mois de juin, le mois des épanouissements et des éclosions, disait la chanson du printemps.

À ce moment le soleil dardait ses chauds rayons sur la figure de Marguerite. Gontran se souleva et donna à la jeune femme son premier baiser.

La jeunesse étincelait dans ce groupe de M. de Kermer et de mademoiselle de Roberval : Gontran agenouillé devant elle, la couvrant de ses regards, – Marguerite, la tête nue, les cheveux frissonnants au vent matinal, une main dans celles du jeune homme, l'autre sur son épaule ! Quelle suavité dans ces tableaux de l'amour, que l'on ne comprend bien qu'à vingt ans mais qui charment toujours.

Non loin de là, à quelques pas de la forêt qui s'étendait en arrière de la falaise, s'offrait un lieu propice à un établissement temporaire. Durant la

journée Gontran y transporta les effets laissés au rivage. Avec de la toile à voiles, il dressa une petite tente qu'il divisa en deux parties. L'une devait servir à la vieille Damienne, l'autre était la chambre nuptiale.

X

Deux ans après

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent.

Sous une forte brise de l'ouest, un navire poursuivait sa route, descendant le golfe Saint-Laurent. L'île de l'Assomption avait été dépassée depuis quelques heures, et de nouveau la mer embrassait tous les horizons.

À l'avant du navire, un officier interrogeait l'espace. Une expression d'impatience, d'anxiété, donnait à son regard des lueurs étranges qui faisaient deviner l'agitation de sa pensée.

Soudain à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre, se forma, à ras d'eau, un nuage, pâle d'abord, qui grandit peu à peu. Bientôt après, la côte de Terre-Neuve se dessinait nettement sur le bleu de l'horizon.

L'officier de marine, dont la figure se déridait à mesure que s'effaçait l'espace, était l'un des acteurs du drame que nous avons raconté. Fidèle à la promesse qu'il s'était jurée, le lieutenant Brunelle revenait à la première occasion favorable, au secours des abandonnés de l'isle aux Démons.

Après deux ans passés au Canada, il avait reçu ordre de rentrer en France, et il profitait de son passage près de l'île maudite pour accomplir un grand acte d'humanité d'abord, un devoir d'amitié ensuite.

À la joyeuse perspective de revoir bientôt Gontran et Marguerite se joignait un sentiment d'angoisse profonde. Retrouverait-il les jeunes gens sur cette terre où ils avaient été exposés à toutes les rigueurs d'un climat sévère, à la faim et aux souffrances morales d'un isolement atroce. Ce n'était pas sans crainte que le lieutenant voyait arriver l'heure de la rencontre ?

La nuit vint. C'était une de ces nuits d'automne, où la température se fait douce comme pour mieux donner le souvenir de la saison passée,

où la brise jette à l'espace les dernières émanations de l'été, où l'air garde encore des parfums affaiblis, derniers vestiges des beaux jours.

L'officier passa la nuit debout sur le pont, dans une impatience fiévreuse. Après de longues heures enfin, l'aurore lui laissa voir, à demi-perdue dans les brumes du matin, la terre à laquelle il allait redemander les victimes de la colère du marquis de LaRoque.

Deux heures plus tard, M. Chs Brunelle touchait au rivage, et après être monté sur la falaise, il aperçut près de la forêt une habitation dont la vue le remplit de joie. Son bonheur fut toutefois de courte durée, car en promenant les yeux autour de lui son regard distingua un tertre surmonté de deux croix. Il s'approcha, l'angoisse au cœur, et il y lut ces inscriptions, gravées au couteau :

†

Adieu

†

À Damienne

La dernière disait la mort de la vieille duègne ; seulement était-ce Marguerite ou Gontran qui dormait sous l'autre croix tombale, et lequel des deux avait gravé ce mot navrant sur la tombe de celui que Dieu avait frappé le premier ?

Un sentier qui témoignait de la visite fréquente du survivant aux tombeaux de ses deux compagnons d'infortune, conduisait à l'habitation. Le lieutenant le suivit d'un pas hâtif et bientôt il pénétrait en tremblant dans la chaumière où, sur un lit de fourrures, il aperçut une créature pâle, tellement maigrie par la souffrance et le malheur qu'il hésita à reconnaître la fière et belle jeune fille d'il y avait deux ans, et si faible qu'elle pût à peine tendre les bras vers lui avec une exclamation de délivrance.

Nous renonçons à décrire la scène qui suivit. Le lieutenant arrivait à l'heure suprême. Encore quelques heures et il n'eût retrouvé qu'un cadavre. La jeune femme, ranimée par la présence de M. Chs Brunelle et par les secours qu'on lui prodigua, se sentait renaître à la vie.

Toutefois il fallait songer au départ. On fixa l'embarquement à la nuit, et après avoir fait transporter à bord ce que Marguerite voulait apporter avec elle, l'officier et la jeune femme se dirigèrent vers la demeure dernière de Gontran et de leur compagne de malheur.

Tous deux s'agenouillèrent longuement sur la terre, disant un dernier adieu à ceux qui dormaient sous ce tertre et faisant monter vers le ciel, avec les plaintes du flot qui déferlait sur la grève, une prière suprême pour la tranquillité de leur dernier repos.

Peu d'instants plus tard, le navire reprenait sa marche vers la terre de France. Pendant la traversée, le lieutenant se fit raconter par Marguerite, qui prenait une âpre jouissance à revenir sur ces scènes du passé, toutes les phases de sa vie dans l'île, et, lui, écoutait avec un sombre intérêt, le récit de ce fatal enchaînement de malheurs.

Les premières joies de cette vie d'amour et d'idéales satisfactions qui suivit l'heure de la rencontre, n'avaient pu éloigner de la pensée des jeunes gens le sentiment de leur abandon. Sur cette terre inhabitée, dans un pays que l'imagination des voyageurs avait peuplé d'êtres terribles et mystérieux, l'inconnu se présentait de tous côtés. Toutefois ils ne se firent pas d'abord une idée exacte des misères et des privations qui les attendaient. Le temps était radieux comme aux plus beaux jours de l'année, la mer déroulait au loin sa nappe immaculée avec des ondulations lascives, les vents étaient doux, la nature pleine d'enivrement et de délicieux murmures. La vie s'échappait de toutes parts avec tant de force que les abandonnés sentaient leur courage se ranimer en aspirant les effluves magnétiques qui couraient dans l'air. Et peu à peu, se grisant à cette sérénité qui les entourait, ils laissaient leur âme s'ouvrir à l'idée d'une vie nouvelle et à l'abri des orages.

Dès les premiers jours, M. de Kermer décida de visiter l'île et de s'y ériger un établissement à

l'épreuve des vents, du froid et des tempêtes. L'été se passa à ce travail qui fut long et pénible. Au commencement de septembre, à côté de la forêt, s'élevait enfin une cabane spacieuse qui devait désormais servir d'habitation aux trois malheureux.

Le gibier qui abondait sur les grèves et dans les marais, et les fruits sauvages que poussait l'île leur assuraient une nourriture constante et substantielle.

Quand les premiers vents d'automne soufflèrent sur le golfe, Gontran, averti par ces précurseurs de l'hiver, se prépara des provisions de bois et de bouche en vue des mauvais jours.

Jusques là, la vie avait été relativement facile, mais la misère vint avec les froids et les humidités de novembre. Dès lors, Gontran et Marguerite durent se confiner une grande partie du temps dans leur habitation, à cause des pluies et des tempêtes continuelles qui s'abattaient sur l'île.

Les mois d'hiver se passèrent misérablement. Gontran, épuisé par le travail de l'été précédent, abattu par les privations, courbé sous la torture

morale de l'inquiétude, voyant sa jeune femme perdre à la fois sa santé et son courage, était las de cette vie auquel la destinée les condamnait. Vers la fin de février, il prit le lit pour n'en sortir qu'aux bras de Marguerite et de sa fidèle servante qui venaient de creuser dans le sol glacé le lit de son dernier repos, et qui l'y allaient déposer.

Quelque temps plus tard, la vieille Damienne le suivait dans la tombe.

Marguerite resta seule.

Seule, à vingt-trois ans, prisonnière sur une île maudite que l'océan gardait en geôlier inexorable, elle, la fière et noble héritière d'un des plus beaux noms de France, douce jeune fille dont le berceau et la vie avaient été entourés de soins et de tendresses. La plume s'arrête en face des longs mois qu'elle passa alors sur l'île, et, jusqu'à l'heure où le lieutenant Brunelle vint l'arracher à la mort, et le cœur se serre à la pensée de ce dédale de douleurs, de privations, d'accablancements, à travers lequel l'imagination ne peut marcher sans frémir.

La légende qui a peuplé l'isle aux Démons

d'esprits et de fantômes, veut que les abandonnés aient été tourmentés par ces derniers d'une manière incessante. Mais ce fut surtout après la mort de Gontran et de Damienne que les malins esprits exercèrent plus ardemment leurs ravages autour de l'habitation de Marguerite. Thévet³ raconte que c'est à partir de ce temps que la jeune femme « se déconforta, n'ayant plus à qui parler, si ce n'était aux bêtes contre lesquelles elle était en guerre nuit et jour : et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenue, c'était pour la faire entrer en désespoir, vu que, comme elle m'a dit, elle fut plus de deux mois que toujours elle voyait les visions les plus étranges que l'homme saurait imaginer : mais tout aussitôt qu'elle priait Dieu, ces fantômes s'évanouissaient. »

Thévet ajoute de plus que la jeune femme, lorsqu'elle, s'embarqua pour revenir en France, hésita à quitter l'île et eut « une certaine volonté de ne passer plus avant et de mourir en ce lieu solitaire comme son mari et sa servante et qu'elle

³ Thévet, *Cosmographie universelle*. Vol. II – p. 1019-1020.

désirait y rester encore, agitée de tristesse comme elle était. »

XI

Au Carrefour-du-Maudit

Après son retour en France, où le marquis de LaRoque venait de mourir de la main d'un assassin, mademoiselle de Roberval reprit possession du château d'Yvonic, où elle vécut de longues années. Elle porta toujours le deuil de M. de Kermer et fit ériger à sa mémoire un monument sous le chêne du Carrefour-du-Maudit, qui avait été témoin de sa première rencontre avec Gontran.

Chaque matin, sous ses habits de veuve, elle allait

*Y prier pour son âme, et par des fleurs nouvelles
Remplaçait en pleurant les pâles immortelles
Et les bouquets anciens.*

Un amour fatal

Un soir d'été, sur la grève du Saint-Laurent, à un demi-mille en amont de l'endroit où l'église de Caughnawaga s'élève aujourd'hui, un jeune homme cheminait au pas de son cheval.

C'était à l'heure du crépuscule, et déjà le fleuve et la côte se confondaient dans la vague obscurité de la nuit. Le cavalier avait abandonné la rêne au cou de sa monture, et, l'œil perdu sur les flots, il laissait voyager sa pensée dans le pays du rêve.

L'année 1837 comptait huit mois. Un souffle d'indépendance avait passé sur le pays et ce long frémissement qui marque l'attente impatiente agitait les populations. Le peuple, fatigué d'une domination déshonorante par ses abus, révolté des refus de justice constants du parlement anglais, avait soif de liberté ; et, dans ce fécond enthousiasme qui devait, au prix du sang de quelques patriotes, nous assurer les libertés de l'avenir, il se levait en masse pour marcher à sa délivrance..

Henri Dumas était un des *Fils de la Liberté*, un des membres de cette association au sein de laquelle la réflexion ne fut pas toujours à la hauteur de l'entraînement, mais dont le patriotisme ardent et l'héroïque courage déterminèrent le premier pas dans la révolte. Au moment où nous le trouvons à Caughnawaga, il attendait depuis deux jours dans sa famille les ordres de ses chefs.

La brise du soir lui apportait le bruit des rapides et, dans la sérénité de cette nature qui l'entourait, songeant à l'avenir, il se laissait bercer par les harmonies des flots et de la nuit.

Tout à coup s'éleva dans l'espace une voix grave et pure qui chantait sur un rythme étrange une chanson populaire dans la tribu des Iroquois. Henri releva la tête, mais sans étonnement, comme s'il eût reconnu une voix amie. Il avait passé ses premières années en ce lieu, et, tout enfant, s'était souvent mêlé dans ses jeux avec les petits Sauvages de la tribu des Caughnawagas, derniers descendants des Iroquois. Il connaissait depuis longtemps une brune jeune fille, enfant du chef de

la tribu, dont l'étonnante beauté avait jadis gagné ses sympathies et plus tard son admiration. Il venait de reconnaître sa voix, et quand l'Indienne se tut, il reprit, d'un accent mâle et vibrant, le second couplet de la chanson.

Henri finissait à peine que le bruit d'un aviron dans l'eau attira son attention, et il distingua une légère embarcation au fond de laquelle se dessinait la svelte taille d'une femme. En deux bonds, il fut à l'endroit où accostait la pirogue.

La lune gravissait maintenant, avec la majesté d'une souveraine, les degrés de l'horizon constellé. Sa pâle lumière donnait à la surface du Saint-Laurent des teintes d'argent que les ondulations des vagues interrompaient çà et là.

– Fleur-de-Printemps souffre-t-elle ce soir que sa voix est triste comme un chant de mort, fit le jeune homme ?

– Je souffrais tout à l'heure, répondit l'Indienne, mais la présence de mon frère le Visage-Pâle a ramené la joie dans ma pensée.

– La fiancée de Castor-Bleu a donc quelquefois

des rêves pour d'autres que lui, interrogea gaîment Henri ?

– Fleur-de-Printemps n'a pas eu, depuis bien des lunes, d'autres songes que pour le vaillant Français qui vient de déterrer la hache de guerre et qui partira demain pour la défense de son pays.

En parlant ainsi, l'Indienne fixait sur Henri ses yeux plus noirs que la nuit. Ce dernier n'avait jamais éprouvé pour la jeune fille autre chose que de l'admiration, mais à cet instant, elle était devant lui si belle, si rayonnante, la nuit leur faisait une telle solitude, qu'il se sentit ému. Il se pencha vers elle :

– Ma sœur sait-elle ce qu'il y a de beauté dans son regard et ce qu'elle éveille dans le cœur de ceux qui l'approchent ?

La jeune fille ne répondit pas. Sa tête se courba, et une larme perla à travers ses cils.

Henri vit clair dans l'âme de cette enfant qui l'aimait et qu'il avait ignorée. Il devina toute la passion qui bouillonnait dans son sein, et empoigné par ce courant magnétique qui

s'échappait d'elle, se grisant dans la contemplation de cette femme jeune et belle, réalisant d'un éclair de sa pensée tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur, il saisit brusquement la jeune fille par la main et l'attirant à lui, il posa ses lèvres sur sa bouche en murmurant : — Je t'aime, je t'aime !...

Le lendemain, il quittait Caughnawaga et Fleur-de-Printemps, cachée à sa fenêtre, le regardait passer ; et, lui rendant en un long baiser d'adieu son baiser de la veille, elle se disait : — Je lui garderai ma foi, car il m'a dit qu'il m'aime.

Elle conservait un souvenir. La veille au soir, en partant, Henri avait tiré de sa ceinture un joli poignard, à manche incrusté d'argent, et le lui avait donné : « C'est pour me garder ton amour, » avait-il dit.

* * *

Le Castor-Bleu, bien que fiancé à Fleur-de-Printemps, s'était aperçu de l'indifférence

profonde de la jeune fille à son égard. Il découvrit bientôt qu'un autre avait toutes ses pensées et que Henri Dumas était aimé d'elle.

Quelque temps après le départ de ce dernier, l'Indien apprit qu'il venait d'être fait prisonnier, à Montréal, sous une accusation de haute trahison, et, croyant ébranler les sentiments de la jeune fille, il s'empressa de lui annoncer cette nouvelle. Fleur-de-Printemps ne manifesta aucun étonnement ; elle était déjà informée de ce fait. Seulement, à son air sombre, le Castor-Bleu devina qu'elle roulait quelque sinistre projet dans son cerveau, et il décida de l'épier continuellement, espérant ainsi surprendre son secret.

Un soir, il vit la jeune fille sortir de sa demeure et se diriger vers le rivage. Arrivée là, elle détacha une barque et, s'y installant silencieusement, elle se guida vers le large.

L'Indien sauta dans une embarcation et convaincu que Fleur-de-Printemps traversait le fleuve pour se rendre ensuite à Montréal, il la suivit en essayant de se dérober à sa vue. Mais

celle-ci l'avait aperçu et, appuyant avec énergie sur son aviron, elle enlevait vigoureusement sa barque. Toutefois le Castor-Bleu, de beaucoup plus fort, gagnait du terrain à vue d'œil.

Tout occupés à cette course presque fantastique, l'Indien et la jeune fille n'avaient pas remarqué que le courant les emportait à la dérive et que les rapides étaient proches. Il était trop tard maintenant pour revenir sur leurs pas ; et, à moins d'un hasard miraculeux, la mort, une mort atroce, vue de face dans toute son horreur, les attendait dans quelques instants.

Une pensée désespérée traversa l'esprit du Castor-Bleu. En un clin d'œil, il rejoignit Fleur-du-Printemps et s'élança dans son embarcation, pendant que la sienne sautait déjà sur les houles et se perdait dans des flots d'écume.

Deux cris stridents traversèrent la nuit, pendant que dans l'obscurité, à travers les vapeurs des eaux, se dressaient deux formes enlacées. Les vagues se brisaient les unes contre les autres, et, frappant sur les rochers, rejaillissaient en poudre blanche et en flocons de neige. La barque disparut

dans ce tourbillon.

Le lendemain, le fleuve apporta à la côte deux cadavres ; l'un était celui de Fleur-de-Printemps dont les longs cheveux couvraient les épaules nues et cuivrées ; l'autre, celui du Castor-Bleu qui portait en pleine poitrine le poignard que Henri Dumas avait donné à la jeune fille... pour lui garder son amour.

Fidèle à sa parole et jusques dans la mort, elle avait gardé la virginité de son âme et elle était tombée, victime héroïque de son cœur et de son dévouement.

* * *

À l'heure où s'accomplissait ce drame, Henri, qui n'avait été détenu que quelques jours, parlait avec enthousiasme de sa délivrance et des luttes de la liberté, aux genoux d'une blonde jeune fille qui l'écoutait mélancoliquement, et sur laquelle il reposait avec amour son œil limpide et bleu.

Sa pensée était loin de cette pauvre petite

Indienne qui avait cru en lui sur un cri de passion échappé de sa bouche, qui avait formé dans sa faiblesse un rêve pour sa libération, et qui, en voulant le réaliser, donnait sa vie à qui n'avait guère songé qu'à ses lèvres roses et à son opulente chevelure noire.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottawa, 25 septembre 1884.

Le pardon royal

(De l'anglais)

Il y a quelques années, un jeune homme du nom de Georges Smith était employé comme jardinier chez un riche banquier de la rue Sherbrooke, à Montréal, que nous appellerons M. Rodgers.

Après cinq mois de service, pendant lesquels il avait gagné l'entière confiance de ses maîtres, le jeune jardinier fut arrêté et emprisonné sous accusation de vol. Il avait été surpris en flagrant délit par M. Rodgers, qui, à son retour inattendu d'un voyage de quelques jours, trouvait un meuble brisé dans les appartements de sa femme et découvrait des diamants volés entre les mains de son employé. Ce dernier avoua sa culpabilité et fut condamné à trois années de travaux forcés.

Madame Rodgers, vivement affectée de l'arrestation du jeune homme auquel elle témoignait beaucoup d'attachement, insista auprès de son mari pour qu'il sollicitât son acquittement, mais l'affaire avait fait du bruit et la justice dû suivre son cours. Le prisonnier fut transporté à

Saint-Vincent de Paul pour y subir l'exécution de sa sentence.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis cet événement, lorsqu'un jour, une femme élégante et voilée se présenta au département de la justice, à Ottawa, sollicitant auprès du ministre une audience qu'elle obtint aussitôt. Elle s'avança avec crainte, et après avoir accepté de s'asseoir, elle raconta au représentant de la couronne tous les détails de l'arrestation et de la condamnation de Georges Smith, et termina en demandant pour lui le pardon royal.

– Et sur quoi vous appuyez-vous pour obtenir ce pardon, demanda le ministre ?

– Il est innocent, répondit faiblement la suppliante.

– Pouvez-vous le prouver ?

– Oui, je puis le prouver.

– Alors je pourrai lui accorder un nouveau procès, c'est tout ce que je puis faire. Mais quelle preuve avez-vous ?

– Il n'a pas volé les diamants.

- Si je ne me trompe pas, il a plaidé coupable ?
- Mais il ne l’est pas, je vous le jure !
- Quel intérêt avez-vous à demander son pardon ?
- Je suis... sa sœur, fit-elle en hésitant.
- Bien, bien, dit le ministre un peu vivement, voyez les officiers en loi, faites votre preuve et nous verrons.

La suppliante se leva et, rejetant son voile en arrière, elle laissa voir les traits d’une jeune femme d’une éclatante beauté, pendant que la crainte et la timidité empourpraient vivement sa figure.

Alors elle raconta au ministre, sous le sceau de l’honneur, une histoire tellement étrange que celui-ci se crut pendant un moment le jouet d’une mystification. Cette femme n’était autre que madame Rodgers : elle aussi était coupable. Elle aimait le jeune jardinier qui appartenait à une excellente famille américaine et qui s’était livré à cette vie rude et vile par amour pour elle. Au moment de voir leur secret découvert, il avait

préféra se couvrir d'infamie que de compromettre la femme qui lui avait sacrifié son honneur et sa famille. Elle s'était réfugiée dans un appartement voisin pendant que lui brisait un meuble et s'emparait des diamants qui devaient détourner les soupçons. Depuis des mois le jeune homme souffrait héroïquement pour elle, et elle n'avait pu résister plus longtemps aux regrets que lui causait cet état de choses.

Pendant ce récit, la jeune femme tremblait violemment et sa voix était très faible. Le ministre fut quelques instants sans répondre.

— Madame, dit-il enfin, si ce que vous m'avez raconté est vrai, il sera de mon devoir de recommander à Son Excellence l'octroi du pardon royal. Mais il me faut une preuve absolue de l'innocence du jeune Smith. S'il obtient son pardon, il devra de plus s'éloigner du pays pendant au moins le temps qu'aurait duré sa détention. Je constaterai avant peu s'il n'a agi que dans le but de vous sauver.

Deux semaines plus tard, un coupé s'arrêtait à la porte du pénitencier de Saint-Vincent de Paul,

et madame Rodgers en descendait, accompagnée de l'un des aides-de-camp du gouverneur général. Sans échanger un mot avec eux, le préfet les conduisit dans une salle de réception où la jeune femme fut laissée absolument seule. Presqu'aussitôt une porte s'ouvrit, et George Smith, sous ses habits d'autrefois, entra dans l'appartement et reconnut sa visiteuse.

– Pour l'amour de Dieu ! fit-il avec émotion, pourquoi êtes-vous venue ? Imprudente que vous êtes, vous pouvez vous perdre à jamais ! Ne vous occupez que de vous-même, je me sentirai heureux si vous êtes sauvée !

Madame Rodgers ne put résister à une telle preuve de dévouement et s'affaissa sur le parquet. Le préfet entra immédiatement.

– Vous vous êtes trompé, sans doute, lui dit le jeune homme, je ne connais pas cette femme. Elle désire voir quelque autre détenu, je suppose.

Caché de manière à tout voir sans être aperçu, l'aide-de-camp du gouverneur avait été témoin de l'héroïque dévouement, de la sublime abnégation du jeune homme. Huit jours après, George Smith

s'embarquait à bord du *Corinthian*, en route pour l'Angleterre où il allait passer le temps qu'aurait duré l'achèvement de sa condamnation.

Sur le livre où s'inscrivent les noms des condamnés graciés, celui de George Smith est écrit seul, sans indication des motifs qui ont induit Son Excellence à lui accorder son royal pardon.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottawa, 25 octobre 1884.

Table

L'isle aux Démons	4
Un amour fatal	111
Le pardon royal	121

Cet ouvrage est le 174^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.